ÉTUDES TRADITIONNELLES

53e Année — Juillet-Août 1952 — N° 301

LA STRICTE OBSERVANCE ET LES SUPÉRIEURS INCONNUS (1)

(suite)

Le prince de Carolath, qui est assez sévère pour Gugomos, hésite cependant à l'accuser d'imposture ; tout en évitant de se prononcer, il paraît mettre en doute la qualité de ses « connaissances », plutôt que leur réalité même : « Wæchter acheva, dans ce Congrès Maçonnique (de 1775), de confondre Kukumus (2). Il paraît que Kukumus n'avait pas la *vraie lumière*, que, persistant dans la connexion qu'il avait peut-être avec des *esprits impurs*, il contribua par là à augmenter sa propre perversité et celle des autres, et à se forger de nouvelles chaînes, au lieu de s'en délivrer ». En effet, il semble bien que Gugomos, séduit surtout par la possession de certains pouvoirs d'ordre très inférieur, se soit attaché à peu près exclusivement à leur pratique ; c'est peut-être là encore une des causes de sa disgrâce, car il se pouvait que cela ne fût pas conforme aux vues de ses *Supérieurs Inconnus* (3).

1. Voir *Études Traditionnelles*, n° de juin 1952.

2. A cette date, Thory ajoute, après avoir parlé de Gugomos (qui, rappelons-le, avait reçu au moins une partie de son initiation en Italie) : " Le baron de Wæchter (*Eques a Ceraso*) est député en Italie par l'ancienne *Grande Loge Écossaise de la Franconie*. Le motif caché de ce voyage était de réunir les Maçons italiens à ceux de la Franconie ; le motif apparent était de rechercher le secret de l'Ordre, qu'on disait connu dans ces contrées. Il y institue quelques Chapitres " (*Op. cit.*, t. Ier, p. 118).

3. D'une seconde lettre du prince de Carolath, nous citerons seulement cette phrase, qui révèle encore l'inspiration judaïque : " Au *Congrès de Wiesbaden*, Kukumus a prétendu de faire un sacrifice, qui serait consumé par le feu du ciel, par l'ardeur de sa prière ". Dans cet ordre d'idées, on pourrait trouver de curieux renseignements en étudiant les *Elus Cohens*, aussi bien que le *Rite Egyptien* de Cagliostro.

Dans une autre lettre également adressée au F.·. Savalette de Langes, au sujet de Gugomos ou Kukumus, le F.·. baron de Gleichen déclare bien que « c'est un imposteur », mais s'empresse d'ajouter : « Mais je ne sais rien de sa *doctrine*, dans laquelle on m'a assuré qu'il y avait du réel mauvais ». Donc, indépendamment de ses *pouvoirs*, Gugomos possédait au moins un rudiment de *doctrine*, chose peut-être moins intéressante à ses propres yeux, et qui pourtant constituait une « connaissance » plus réelle, comme il dut bien le voir à ses dépens ; cette *doctrine*, de qui l'avait-il reçue ? Cette question, autrement importante que celle de la valeur morale, éminemment suspecte, de Gugomos, revient exactement à celle-ci : quels étaient ses *Supérieurs Inconnus* ? Et, certes, nous ne pouvons pas adopter la solution que présente le baron de Gleichen, hanté par une obsession dont nous avons déjà vu d'autres exemples : « La plupart croit (*sic*) qu'il était un émissaire des *Jésuites* (!), qui ont véritablement fait différentes tentatives pour se joindre à la Maçonnerie ». D'autres que les Jésuites pouvaient alors faire des tentatives de ce genre ; les Juifs, par exemple, étaient exclus d'une partie de la Maçonnerie, et d'ailleurs ils le sont encore en Suède et dans plusieurs Grandes Loges d'Allemagne. Ce dernier pays est justement celui qui vit naître la plupart de ces *Régimes* dont le prototype fut la *Stricte Observance* ; cela ne veut pas dire, assurément, que tous aient eu la même origine *en fait*, ce que nous croyons peu vraisemblable ; mais on conçoit aisément comment il était possible, en s'emparant des Hauts Grades au moyen d'émissaires sans mandat officiel, de diriger *invisiblement* toute la Maçonnerie, et cela suffit à expliquer la multiplicité des tentatives faites pour y parvenir (1).

1. Pour en finir avec Gugomos, notons encore que, d'après l'*Eques a Capite Galeato*, il exigeait des *épreuves* de tous ses disciples : " ces *épreuves* consistaient principalement *en de grands jeûnes, et à donner la solution de problèmes très subtils* ". L'emploi de ces deux procédés initiatiques est à retenir, car il permet d'établir certaines analogies instructives sur lesquelles nous aurons l'occasion de revenir. — Il paraît que, comme le baron de Hundt, " Kukumus montra une patente extraordinaire " ; cela, nous l'avons vu plus haut, ne

TUDES TRADITIONNELLES

Année Juillet-Août 1952 N° 301

LA STRICTE OBSERVANCE ET LES SUPÉRIEURS INCONNUS (1)

(suite)

Le prince de Carolath, qui est assez sévère pour Gugomos, hésite cependant à l'accuser d'imposture ; tout en évitant de se prononcer, il paraît mettre en doute la qualité de ses « connaissances », plutôt que leur réalité même : « Wæchter acheva, dans ce *Congrès Maçonnique* (de 1775), de confondre Kukumus (2). Il paraît que Kukumus n'avait pas la *vraie lumière*, que, persistant dans la connexion qu'il avait peut-être avec des *esprits impurs*, il contribua par là à augmenter sa propre perversité et celle des autres, et à se forger de nouvelles chaînes, au lieu de s'en délivrer ». En effet, il semble bien que Gugomos, séduit surtout par la possession de certains pouvoirs d'ordre très inférieur, se soit attaché à peu près exclusivement à leur pratique ; c'est peut-être là encore une des causes de sa disgrâce, car il se pouvait que cela ne fût pas conforme aux vues de ses *Supérieurs Inconnus* (3).

1. Voir *Études Traditionnelles*, n° de juin 1952.

2. A cette date, Thory ajoute, après avoir parlé de Gugomos (qui, rappelons-le, avait reçu au moins une partie de son initiation en Italie) : « Le baron de Wæchter (*Eques a Ceraso*) est député en Italie par l'ancienne *Grande Loge Écossaise de la Franconie*. Le motif caché de ce voyage était de réunir les Maçons italiens à ceux de la Franconie ; le motif apparent était de rechercher le secret de l'Ordre, qu'on disait connu dans ces contrées. Il y institue quelques Chapitres » (*Op. cit.*, t. Ier, p. 118).

3. D'une seconde lettre du prince de Carolath, nous citerons seulement cette phrase, qui révèle encore l'inspiration judaïque : « Au *Congrès de Wiesbaden*, Kukumus a *prétendu de faire un sacrifice, qui serait consumé par le feu du ciel, par l'ardeur de sa prière* ». Dans cet ordre d'idées, on pourrait trouver de curieux renseignements en étudiant les *Elus Cohens*, aussi bien que le *Rite Egyptien* de Cagliostro.

Dans une autre lettre également adressée au F.·. Savalette de Langes, au sujet de Gugomos ou Kukumus, le F.·. baron de Gleichen déclare bien que « c'est un imposteur », mais s'empresse d'ajouter : « Mais je ne sais rien de sa *doctrine*, dans laquelle on m'a assuré qu'il y avait du réel mauvais ». Donc, indépendamment de ses *pouvoirs*, Gugomos possédait au moins un rudiment de *doctrine*, chose peut-être moins intéressante à ses propres yeux, et qui pourtant constituait une « connaissance » plus réelle, comme il dut bien le voir à ses dépens ; cette *doctrine*, de qui l'avait-il reçue ? Cette question, autrement importante que celle de la valeur morale, éminemment suspecte, de Gugomos, revient exactement à celle-ci : quels étaient ses *Supérieurs Inconnus* ? Et, certes, nous ne pouvons pas adopter la solution que présente le baron de Gleichen, hanté par une obsession dont nous avons déjà vu d'autres exemples : « La plupart croit (*sic*) qu'il était un émissaire des *Jésuites* (!), qui ont véritablement fait différentes tentatives pour se joindre à la Maçonnerie ». D'autres que les Jésuites pouvaient alors faire des tentatives de ce genre ; les Juifs, par exemple, étaient exclus d'une partie de la Maçonnerie, et d'ailleurs ils le sont encore en Suède et dans plusieurs Grandes Loges d'Allemagne. Ce dernier pays est justement celui qui vit naître la plupart de ces *Régimes* dont le prototype fut la *Stricte Observance* ; cela ne veut pas dire, assurément, que tous aient eu la même origine *en fait*, ce que nous croyons peu vraisemblable ; mais on conçoit aisément comment il était possible, en s'emparant des Hauts Grades au moyen d'émissaires sans mandat officiel, de diriger *invisiblement* toute la Maçonnerie, et cela suffit à expliquer la multiplicité des tentatives faites pour y parvenir (1).

1. Pour en finir avec Gugomos, notons encore que, d'après l'*Eques a Capite Galeato*, il exigeait des *épreuves* de tous ses disciples : « ces *épreuves* consistaient principalement *en de grands jeûnes, et à donner la solution de problèmes très subtils* ». L'emploi de ces deux procédés initiatiques est à retenir, car il permet d'établir certaines analogies instructives sur lesquelles nous aurons l'occasion de revenir. — Il paraît que, comme le baron de Hundt, « Kukumus montra une patente extraordinaire » ; cela, nous l'avons vu plus haut, ne

* * *

Ouvrons ici une parenthèse : on a parfois reproché à certains de vouloir trouver partout l'influence des Juifs ; il ne faudrait peut-être pas la voir d'une façon exclusive, mais il y en a d'autres qui, tombant dans un excès contraire, ne veulent la voir nulle part. C'est ce qui se produit, en particulier, au sujet du mystérieux Falc (c'est ainsi que l'écrit le F.·. Savalette de Langes), que d'aucuns « croyaient *le chef de tous les Juifs* » (1) : on veut l'identifier, non avec Falk-Scheck, grand-rabbin d'Angleterre, mais avec le F.·. Ernest Falcke (*Epimenides, Eques a Rostro*), bourgmestre de Hanovre, ce qui n'expliquerait aucunement les bruits répandus sur lui à l'époque. Quoi qu'il en soit d'ailleurs de ce personnage énigmatique, son rôle, comme celui de bien d'autres, reste à éclaircir, et cela paraît encore plus difficile que pour Gugomos.

Pour ce qui est de Falk-Scheck, nous relevons, dans une *Notice historique sur le Martinésisme et le Martinisme* dont nous reparlerons (p. 64), un fait qui mérite d'être cité : « Mme de la Croix, exorciste de possédés et trop souvent possédée elle-même, se vantait surtout d'avoir détruit un talisman de lapis-lazuli que le duc de Chartres (Philippe-Egalité, plus tard duc d'Orléans, et Grand-Maître de la Maçonnerie française) avait reçu en Angleterre du célèbre Falk-Scheck, grand-rabbin des Juifs, talisman qui devait conduire le prince au trône, et qui, disait-elle, fut brisé sur sa poitrine (à elle) par la vertu de ses prières ». Que sa prétention ait été justifiée ou non, il n'en est pas moins vrai que cette histoire jette un singulier jour sur certaines des influences occultes qui contribuèrent à préparer la Révolution.

prouvait rien pour ou contre la réalité de sa " mission ", pas plus, d'ailleurs que le refus, par les FF.·. des Hauts Grades, de reconnaître des *Supérieurs Inconnus* et de s'engager à la soumission envers eux (sans les connaître) n'impliquait forcément la négation de leur existence, quoi qu'en puisse dire les historiens " positivistes ".

1. Voir p. 84 de l'ouvrage de M. Benjamin Fabre.

* * *

M. Benjamin Fabre consacre la suite de son article (1) au F∴ Schrœpfer, « qui eut, lui aussi, une carrière mouvementée » qu'il termina par le suicide (2), et « qui nous est présenté par les correspondants de Savalette de Langes sous un jour bien curieux ».

Le F∴ Bauer décrit ainsi une de ses évocations, dont lui-même avait été témoin : « A une assemblée de FF∴, tant à Leipsick qu'à Francfort, composée de gens de lettres, sciences, etc., après avoir soupé à une Loge ordinaire, il nous a fait priver de tous les métaux, et dressa une petite table à part pour lui, sur laquelle il y avait une carte peinte (*sic*), toutes sortes de figures et caractères, que je n'y connaissais rien. Il nous a fait dire une prière assez longue et *très efficace*, et nous enferma dans un cercle. Sur les 1 heure (*sic*), le matin, nous entendîmes un bruit de chaînes, et, peu après, les 3 grands coups d'une manière étonnante, dans la même salle, où nous étions couchés à terre. Après, il commença une espèce d'oraison avec son second, *d'un langage que je ne comprenais pas*. Sur quoi il est entré par la porte, qui était fermée auparavant, à verrouil, un fantôme noir qu'il disait *le mauvais esprit*, avec qui il parla le même langage. L'esprit lui répondit de même, et sortit à son commandement. Sur les 2 heures, il est venu un autre, avec les mêmes cérémonies, blanc, disant (*sic*) *le bon esprit*, et il l'a expédié de même. Sur quoi chacun s'en est allé chez lui, la tête pleine de chimères... ».

L'*Eques a Capite Galeato* dit bien qu'un autre témoin lui a « fait entendre que tous ces faits, si renommés, ne sont produits que par des prestiges physiques, secondés par la

1. *La Bastille*, n° du 13 septembre 1913.

2. Voici ce qu'en dit Thory : " 1768. — 29 *octobre*. — *Schrœpfer* s'établit limonadier et fait l'ouverture de son café à Leipsick. Il institue, dans une Loge de la ville, son système, fondé sur les évocations et la magie. Par la suite, il fut poursuivi et dénoncé comme imposteur et escroc ; six ans après (le 8 octobre 1774), il se brûla la cervelle dans le *Rosenthal*, près Leipsick, à l'âge de 35 ans " (*Op. cit.*, t. Ier, p. 94).

prévention ou la crédulité des spectateurs ». Cependant, le Dr Kœrner avoue « n'avoir pas encore réussi à concilier (*sic*) les relations contradictoires qu'on fait sur cet homme » ; et le F.·. Massenet assure que « c'est ce même homme qui a montré au prince Charles de Courlande (1), le maréchal de Saxe (2), en présence de six témoins qui, tous, déposent les mêmes circonstances et assurent le fait, quoi qu'ils n'avaient (*sic*) eu auparavant aucun penchant à croire rien de semblable ».

Et nous, que devons-nous croire de tout cela ? assurément, il nous est encore plus difficile qu'aux contemporains de nous faire une opinion précise et arrêtée sur la nature des « œuvres pneumatologiques » de Schrœpfer, dont les élèves eux-mêmes, tels que le baron de Beust, chambellan de l'Electeur de Saxe, en étaient encore, si l'on s'en rapporte à Savalette de Langes, « au même point » que les *Philalèthes* dans la recherche de la « *vraie lumière* ». Après avoir « vu beaucoup de docteurs, Théosophes, Hermétiques, Cabalistes, Pneumatologiques », c'était là un bien médiocre résultat (3) !

Tout ce qu'on peut dire avec certitude, c'est que, si jamais Schrœpfer a possédé quelques pouvoirs réels, ces pouvoirs étaient d'un ordre encore inférieur à ceux de Gugomos. En somme, les personnages de ce genre ne furent manifestement que de très imparfaits initiés, et, d'une façon ou d'une autre, ils disparurent sans laisser de traces, après avoir joué un rôle éphémère comme agents subalternes, et peut-être indirects, des vrais *Supérieurs Inconnus* (4).

1. " Charles, duc de Courlande, membre de la *Stricte Observance* sous le caractéristique d'*Eques a Coronis* „ (*ibid.*, t. II, p. 304).

2. Ceci devait se passer entre 1738 et 1774 ; le maréchal de Saxe, mort en 1750, était aussi Maçon de son vivant, et " il eut (ainsi que le prince de Conti) plusieurs voix pour la Grande-Maîtrise (de la Maçonnerie française) dans l'assemblée d'élection du comte de Clermont en 1743 „ (*ibid.*, t. II, p. 378).

3. On peut en juger par les questions (*Proponenda*) soumises au *Convent de Paris*, convoqué en 1785 par les *Philatèthes* (voir Thory, *op. cit.*, t. II pp. 98-99). De nos jours, certains occultistes ont traité ces mêmes questions d'une façon par trop fantaisiste, et qui prouve qu'eux aussi en sont toujours " au même point „.

4. Il semble bien que ceci puisse s'appliquer également à Kolmer, que nous avons déjà mentionné, et même à Schrœder, le maître des *Rose-Croix* de Wetzlar, qu'on confond quelquefois à tort avec Schrœpfer et que Thory

Comme le dit fort justement M. Benjamin Fabre, « Kabbalistes judaïsants et magiciens, *en même temps* qu'imposteurs et fripons, tels furent les maîtres de Starck ». Et il ajoute : « A si bonne école, cet intelligent disciple sut beaucoup profiter, comme nous le verrons ».

* * *

L'article suivant (1), en effet, est encore consacré au F.·. Starck (*Archidemides, Eques ab Aquilâ Fulvâ*), que nous voyons, au *Convent de Brunswick* (22 mai 1775), aux prises avec le baron de Hundt (*Eques ab Ense*), le fondateur de la *Stricte Observance*, qu'il « contribua à écarter de la présidence de l'Ordre », mais sans réussir à faire prévaloir ses propres prétentions. Comme nous reviendrons ailleurs sur ce point, nous n'y insistons pas ; signalons que, en 1779 (2), Starck fit une autre tentative qui n'eut pas plus de succès, et qui est rapportée en ces termes par Thory : « M. le docteur *Starke* (*sic*) convoque, à Mittau, les *Frères* et les *Clercs de la Stricte Observance* ; il cherche à concilier leurs débats, mais il échoue dans ce projet » (3).

Voici comment l'*Eques a Capite Galeato* rapporte la fin, vraie ou supposée, des *Clercs de la Late Observance* : « Dans l'un des *Convents Provinciaux* du *Régime de la Stricte Observance*, en Allemagne, on les a pressés de questions, auxquelles ils n'ont pas su ou voulu répondre. A ce qu'on prétend, deux d'entre eux (Starck et le baron de Raven), qui ont dit être les derniers (de ces *Clercs* ou *Clerici*), ont donné leur démission entre les mains l'un de l'autre et ont renoncé à toute propagation de leur Ordre secret.

signale simplement en ces termes : " *Schrœder*, surnommé *le Cagliostro de l'Allemagne*, introduisit dans une Loge de Sarrebourg, en 1779, un nouveau système de magie, de théosophie et d'alchimie " (*op. cit.*, t. Ier, p. 141 et t. II, p. 379).

1. *La Bastille*, n° du 20 septembre 1913.

2. Précisément l'année ou apparut Schrœder, ou du moins son *système* ; ce n'est peut-être qu'une coïncidence, mais il peut aussi y avoir eu un lien entre tous ces personnages, et cela même à leur insu.

3. *Op. cit.*, t. Ier, p. 141.

« Quelques personnes croient que cette démission n'était que simulée, et que, n'ayant pas trouvé dans la *Stricte Observance* des propagateurs selon leur cœur, ils ont feint de renoncer, afin que l'on ne suivît point leurs traces et que l'on pût les oublier.

« Quoi qu'il en soit, le F.·. Starck, savant Maçon et savant ministre du Saint Evangile, qui, à ce qu'on m'a assuré, était l'un des *Clerici*, a donné au public grand nombre d'ouvrages, d'après lesquels il n'est pas impossible d'apprécier à un certain point les connaissances et le but de son Ordre secret.

« Ceux de ses ouvrages venus à ma connaissance sont : *l'Apologie des F.·.-M.·.* ; *Ephestion* ; *le But de l'Ordre des F.·.-M.·.* (1) ; *sur les Anciens et les Nouveaux Mystères*. Les deux premiers sont traduits » (2).

Nous devons ajouter que, en 1780, « il attaqua publiquement le *système des Templiers*, comme contraire aux gouvernements et comme séditieux, dans une brochure intitulée : *La Pierre d'achoppement et le Rocher de scandale* » (3).

Il est possible que les *Clerici* se soient perpétués secrètement ; en tout cas, Starck ne disparut point de la scène maçonnique, puisque nous le voyons convoqué au *Convent de Paris* en 1785 (4). Malgré sa mésaventure, il avait conservé une grande autorité ; faut-il nous en étonner lorsque nous voyons, à la mort du baron de Hundt, frapper une médaille en l'honneur de cet autre « savant Maçon » (5) qui, lui aussi, était tout au moins suspect d'imposture et de mystification ?

Quant aux connaissances particulières que les *Clerici*

1. *Uber den Zweck des Preymaurer Ordens*, 1781 (Thory, *op. cit.*, t. Ier p. 368).

2. Thory cite encore les ouvrages suivants : *Saint-Nicaise, ou Lettres remarquables sur la Franc-Maçonnerie*, Leipsick, 1785-1786 (*ibid.*, p. 373) ; *sur le Catholicisme caché des Jésuites, et leurs machinations pour faire des prosélytes* (*über Kripto-Katholicismus*, etc.), Francfort-sur-le-Mein, 1787-1789 (*ibid.*, p. 376).

3. *Der Stein des Antosses*, etc. (Thory, *op. cit.*, t. Ier, pp. 146 et 367).

4. Voir la liste donnée par Thory (*op. cit.*, t. II, p. 96).

5. Thory (*op. cit.*, t. Ier p. 123) ajoute que cette médaille « offre un portrait très ressemblant de ce célèbre Maçon ».

prétendaient posséder exclusivement, nous citerons ce qu'en dit le F.·. Meyer (1), écrivant (en 1780) à Savalette de Langes : « Vous savez qu'il y avait des *Clerici* dans le Chapitre d'un certain Ordre que je ne nomme pas (2), et l'on prétend que c'étaient eux seuls qui étaient dépositaires de la science ou du secret. Cet arrangement n'accommode pas les Maçons modernes, qui se piquent au moins de curiosité. Après avoir été nommés *Chevaliers*, ils demandent, outre l'épée, l'encensoir. La facilité avec laquelle on communique ce grade ne prévient pas en sa faveur ; aussi, ceux qui l'ont ne savent que quelques mots énigmatiques de plus ». Donc, les FF.·. déjà pourvus de Hauts Grades qui pénétraient dans ce *système*, plus *intérieur* ou soi-disant tel, n'y trouvaient sans doute pas davantage le *secret de la Maçonnerie*, et ne devenaient pas encore pour cela de *vrais initiés*.

Cette constatation nous rappelle ces paroles du F.·. Ragon : « Aucun grade connu n'enseigne ni ne dévoile la *vérité* ; seulement il *désépaissit* le voile... Les grades pratiqués jusqu'à ce jour ont fait des Maçons et non des *initiés* (3) ». Aussi n'est-ce que derrière les divers *systèmes*, et non point dans tel ou tel d'entre eux, qu'il est possible de découvrir les *Supérieurs Inconnus* eux-mêmes ; mais, pour ce qui est des preuves de leur existence et de leur action plus ou moins immédiate, elles ne sont difficiles à trouver que pour ceux qui ne veulent pas les voir. C'est là ce que nous voulions surtout faire ressortir, et, pour le moment tout au moins, nous nous abstiendrons de formuler d'autres conclusions.

RENÉ GUÉNON.

1. Ce F.·. Meyer fut convoqué au *Convent de Paris* de 1785, et Thory le désigne ainsi : " de Meyer, major russe, à Strasbourg " (*op. cit.*, t. II, p. 95). Le même auteur l'identifie, peut-être à tort, avec l'écrivain qui traduisit de l'anglais en allemand un ouvrage intitulé : *La Franc-Maçonnerie n'est que le chemin de l'Enfer* (*ibid.*, t. Ier, p. 361 et t. II, 354).

2. Il s'agit évidemment des *Templiers*.

3. *Rituel du Grade de Maître*, p. 34. — Ragon continue en citant les paroles bien connues du F.·. J.-J. Casanova sur *le secret de la Maçonnerie*, qui ne font que confirmer cette déclaration.

QUELQUES CONSIDÉRATIONS SUR L'ÉSOTÉRISME CHRÉTIEN (1)

II

ADOPTANT une opinion communément répandue, ce qui était assez inattendu de sa part, Paul Vulliaud écrivait en 1923 : « Il faut arriver à l'époque de la Renaissance pour voir la Kabbale abandonner son caractère de tradition réservée au monde juif » (2). Cette affirmation était quelque peu surprenante chez un auteur qui, après avoir constaté l'existence de connaissances kabbalistiques à l'époque apostolique, signalait que les *séphiroth* n'avaient pas dû être ignorées de Boèce (470-524), que Saint-Agobard, évêque de Lyon, mort en 840, connaissait probablement le *Sepher Ietsirah*, texte fondamental de la cosmologie kabbalistique, et enfin que, chez Scot Erigène, on retrouve des traces de la symbolique kabbalistique (3).

A propos de l'auteur du *De divisionae naturae*, Vulliaud se demandait par quelle voie il aurait bien pu connaître quelque chose de la Kabbale. Il nous semble qu'une telle question n'a pas à se poser si l'ésotérisme chrétien prolonge et « véhicule » l'ésotérisme juif (4) car partout où s'est ré-

1. Voir *Etudes Traditionnelles*, avril-mai 1952.
2. *La Kabbale juive*, t. II, p. 189.
3. *Id.*, pp. 187 et 395.
4. Certains kabbalistes chrétiens établissaient la continuité entre l'ésotérisme juif et l'ésotérisme chrétien en assimilant Siméon ben Jochaï au vieillard Siméon dont il est parlé dans l'Evangile : « Nous pourrions en effet ramener cet éminent docteur au berceau même du Messie et prouver par des arguments qui ne manquent pas d'une certaine habileté que notre auteur est ce même Siméon dont il est fait tant d'éloges dans l'Evangile de saint Luc (II, 25-35) en raison de sa justice, de sa probité et de ses hautes vertus ». Cf. André Norrel : *Aurore de la Foi Orthodoxe des anciens Cabalistes*,

pandu le Christianisme a pu pénétrer l'ésotérisme chrétien. Il n'y a donc pas lieu de se demander, chaque fois qu'apparaît chez un Chrétien une connaissance plus ou moins étendue de la Kabbale, quel Kabbaliste juif il a bien pu rencontrer. Cependant, de telles rencontres ne sont nullement à exclure et nous verrons plus loin qu'elles furent même nécessaires dans certains cas, et on n'a pas le droit de nier la réalité historique de tels contacts en invoquant l'antagonisme existant entre Chrétiens et Juifs, car cet antagonisme n'affectait pas plus les rapports dans l'ordre le plus intérieur que celui existant entre Chrétiens et Musulmans (1).

Par contre, cet antagonisme, très réel sur le plan exotérique et sur le plan social, explique très bien que les écrits destinés à être plus ou moins répandus ne reflètent que de faibles traces de connaissances kabbalistiques ou même n'en laissant apparaître aucune. Il ne faut pas oublier, en effet, qu'il suffisait de peu de chose pour être accusé de « judaïser » et d'être « en communion avec les Israélites », accusation si sérieuse qu'elle a joué un rôle non négligeable dans le schisme qui a séparé les Eglises d'Orient et d'Occident et à l'occasion duquel cette accusation fut d'ailleurs utilisée de part et d'autre : les Grecs faisaient grief aux Latins de « judaïser » en employant du pain azyme pour la Cène, et les Latins reprochaient aux Grecs de « judaïser » en se reposant le jour du Sabbat, en interrompant pendant le Carême le jeûne ce jour-là (2) !

Dans un ouvrage postérieur, Paul Vulliaud devait remettre en question sa première manière d'envisager les

Amsterdam 1720, trad. par Jean de Pauly (*Voile d'Isis* d'août-septembre 1933). L'assimilation envisagée est historiquement insoutenable, et l'auteur cité semble bien s'en rendre compte, mais ce qui est à retenir, c'est l'intention symbolique qui s'est ainsi exprimée.

1. Nous citerons à titre d'exemple l'amitié qui unissait Dante à Immanuel ben Salomon ben Jekuthiel, auteur d'un commentaire ésotérique sur le *Cantique des Cantiques*. Voir, dans l'*Anthologie juive* d'Edmond Fleg le bel hommage adressé à Dante — qui y est désigné sous le nom de Daniel — par Immanuel.

2. Cf. l'étude de Bernard Leib : *Deux inédits byzantins sur les Azymes au début du XIIe siècle. Contribution à l'histoire des discussions théologiques entre Grecs et Latins*, dans la collection *Orientalia Christiania*, Rome, 1924.

choses, lorsqu'il écrira en 1930 : « D'après les études de l'abbé, depuis Mgr Devoucoux, évêque d'Evreux, on serait tenté de conclure que les architectes du moyen âge possédaient une tradition authentiquement kabbalistique. Les travaux de cet archéologue seraient à reprendre et à continuer » (1). On sait que l'objet principal des travaux de Mgr Devoucoux fut de démontrer que les mesures des différentes parties de certains édifices médiévaux font ressortir des nombres correspondant à la valeur numérique de Noms divins hébreux (*El, Adonaï, Jéhovah*, etc), de sorte que ces édifices sont de véritables incantations « fixées », des transpositions en mode spatial de l'incantation sonore. Sans nous arrêter aujourd'hui sur les travaux de Mgr Devoucoux auxquels nous nous proposons de revenir ultérieurement, nous tenons pourtant à mentionner qu'après avoir rappelé les rapports ayant existé entre l'Ordre du Temple et l'Ordre de Cîteaux, cet auteur écrit : « L'usage de la *guematrie* dans les constructions de Cîteaux ne paraît pas faire un doute » (2). Ce que nous retiendrons aussi pour l'instant c'est qu'en dépit de l'esprit critique que nous lui connaissions et qui était parfois même un peu trop développé, Paul Vulliaud avait fini par admettre l'idée d'une tradition kabbalistique chez les Chrétiens du moyen âge, et ce fait présente un égal intérêt pour la Maçonnerie et pour l'ésotérisme chrétien proprement dit. Il est parfois bien difficile de séparer ce qui appartient à l'une et ce qui appartient à l'autre car, à l'époque dont nous parlons, Salomon a établi sa résidence dans la « Loge de saint Jean ».

Dans ces conditions, il n'est plus possible d'admettre que les érudits de la Renaissance ont révélé la Kabbale au monde chrétien. Il y eût là, simplement, une certaine extériorisation d'éléments ésotériques communs au Judaïsme et au Christianisme. Dans quelle mesure, cette extériorisa-

1. *Traduction intégrale du Siphra di Tzeniutha*, préface, p. 34.
2. Introduction à l'*Histoire de l'Antique cité d'Autun* d'Edme Thomas, édition 1846, p. XXXIII.

tion fût-elle toujours correcte, dans quelle mesure fût-elle voulue par les organisations initiatiques de l'époque, ce sont là des questions auxquelles il est aujourd'hui bien difficile de répondre, de même qu'il serait bien malaisé — et pourtant fort important — de déterminer le rôle joué par cette extériorisation et même par certains initiés authentiques dans les origines de la Réforme. Nous pouvons cependant affirmer que, dans un cas au moins, celui de Pic de la Mirandole, l'extériorisation ne se produisit pas à l'insu d'une de ces organisations, car nous avons la certitude que Pic de la Mirandole était en contact assez étroit avec des membres de l'une des Fraternités chrétiennes qui ont le plus longtemps maintenu la transmission initiatique en Europe occidentale (1).

En dehors des preuves nombreuses et précises relevées par Mgr Devoucoux, il existe bien d'autres traces de l'usage du symbolisme des lettres hébraïques et des noms divins hébreux dans l'ésotérisme chrétien (2). C'est ainsi que Louis Charbonneau-Lassay, utilisant « une source d'informations qui ne relève pas de l'ordinaire domaine de la bibliographie et qui, pour le moins, est tout aussi sûre », nous apprend l'utilisation de la lettre *iod* dans la formation d'un des symboles d'une organisation initiatique du moyen-âge : ce symbole « se compose de deux ailes d'oiseau simulées par deux *iod* hébraïques, l'un droit, l'autre renversé, et joints par la base, le tout placé au-dessus d'un cercle ou d'une sphère ; c'est l'hiéroglyphe du Saint-Esprit planant sur le monde, du

1. La correspondance des Nonces à la Cour de Charles VIII pendant l'année 1498 est spécialement instructive à cet égard. Des extraits en ont été reproduits dans l'ouvrage de Leon Dorez et Louis Thuasne : *Pic de la Mirandole en France*, Paris 1897.

2. Nous mentionnerons ici pour mémoire que dans certaines recensions des romans de la Table Ronde, il est fréquemment question d'inscriptions en langue hébraïque ou en langue chaldéenne (c'est-à-dire vraisemblablement en chaldaïque) et nous ajouterons à titre de curiosité que le chien d'Arthur qui chasse le porc *Troynt*, est appelé *Cabal* et que, d'après Nennius dans son *Historia Brittonum*, il existait dans la région du Buellt un tumulus, appelé *Carn Cabal* au sommet duquel était posée une pierre où on distinguait l'empreinte du chien d'Arthur. *Cf. Histoire des Bretons*, édition F. Lot, p. 213.

Paraclet fécondant la terre » (1). Le même auteur mentionne aussi l'existence d'une autre organisation, formée principalement de libraires et d'imprimeurs et appelée l'*Agla*, qui s'appuyait sur la Kabbale juive. On sait que *Agla*, abréviation de *Aïeth Cadol Leolam Adonaï* (Adonaï sera grand dans l'éternité) est l'un des Noms divins de l'ésotérisme juif, et il nous paraît bien improbable que ce Nom fût simplement le titre distinctif d'une Fraternité sans jouer un rôle, de façon ou d'autre, dans son travail « opératif » (2).

Nous disions dans un précédent article que la transmission, dans l'ésotérisme chrétien, d'éléments doctrinaux et techniques de la Kabbale s'était poursuivie jusqu'à une époque plus rapprochée de nous qu'on ne le croit généralement. Cela n'implique pas qu'il n'y ait eu, au cours des temps, des « pertes » plus ou moins complètement « réparées ». A vrai dire, l'histoire de l'ésotérisme chrétien offre plusieurs exemples de « ruptures » ou de « pertes ». D'après les diverses versions des romans du Saint-Graal, le Vase sacré a été perdu une première fois avant le VIe siècle de notre ère, retrouvé par Parzival ou Galaad suivant les versions, puis reperdu, soit parce que « remonté au ciel », soit parce que « transporté dans le royaume du Prêtre Jean » antérieurement au XIIIe siècle puisque les romans du Graal se répandent entre 1170 et 1225. Un autre exemple nous est apporté par la légende du fondateur symbolique du Rosicrucianisme qui, après avoir reçu l'enseignement des Arabes, rapporte en Europe les connaissances qu'il a recueillies. Enfin, un troisième exemple est celui de Nicolas Flamel, contemporain du précédent, puisque Christian Rosencreutz est supposé né en 1378 et que c'est en cette même année 1378 que Flamel entreprend son voyage vers Saint-Jacques de Compostelle. Nous ne rechercherons pas aujourd'hui de

1. *Les ailes des oiseaux* dans le *Rayonnement Intellectuel*, septembre-octobre 1932.

2. Que l'*Agla*, comme le signale Charbonneau-Lassay, ait dévié à une certaine époque, cela ne constitue certes pas une exception, mais ne prouve rien non plus contre son orthodoxie originelle.

quelle manière s'effectua la « réparation » dans le courant du Saint Graal, car il y a là quelque chose de moins simple qu'on ne serait tenté de le penser à première vue (1). Dans le cas de Rosencreutz, la « réparation » s'effectue par l'aide de l'Islam, dans celui de Flamel l'aide vient de l'ésotérisme juif. Nous voici loin, encore une fois, des antagonismes qui semblaient si décisifs à Paul Vulliaud, et on garde l'impression d'assez fréquentes communications entre les ésotérismes des trois traditions d'origine sémitique.

Tout le monde connaît, fût-ce par des histoires romancées, la vie de Nicolas Flamel ; aussi nous bornerons-nous à en rappeler les éléments principaux. Un libraire parisien, qui vit à l'ombre de Saint-Jacques de la Boucherie, à la suite d'un songe, entre en possession d'un vieux livre présenté comme étant le *Livre d'Abraham le Juif* et renfermant le secret du Grand-Œuvre. Flamel essaie de le déchiffrer, mais ne peut y parvenir parce que, dit-il, personne n'eût pu le comprendre sans être fort avancé dans la « Cabale traditive » des Juifs. Il se décide enfin à partir pour Saint Jacques de Compostelle avec l'espoir de recevoir des éclaircissements de « quelque sacerdot juif en quelque Synagogue d'Hespaigne ». Au cours de son voyage, Flamel rencontre Maître Canches, médecin juif de nation « lequel était fort savant en sciences sublimes ». Maître Canches déchiffre le livre, instruit Flamel qui revient seul à Paris après la mort de son instructeur et, trois ans plus tard, réalise le Grand-Œuvre (2). Quand nous aurons dit que Mgr Devoucoux signale, sans faire aucunement allusion d'ailleurs à l'histoire

1. La mention de la cité de *Sarras* fait naturellement penser aux Sarrasins et à l'Islam, mais certains indices nous font croire que la *Sarras* des romans de la Table Ronde se réfère à un centre antérieur à la tradition islamique.

2. Flamel signale que le mot *maranatha* se trouvait souvent répété dans le livre d'Abraham le Juif. On sait que cette expression araméenne, sous la forme *marana tha* signifie : " Viens, Seigneur ", mais ce qu'on sait moins, c'est que, d'après la *Didachè*, cette expression était employée dans la plus ancienne liturgie chrétienne et qu'on la prononçait surtout au moment de la Cène. Cf. l'article de Jean Daniélou : *Une antique liturgie judéo-chrétienne*, dans les *Cahiers Sioniens* de décembre 1950. C'est là une indication parmi bien d'autres, du fait que les sacrements chrétiens ont subi depuis l'origine des modifications dans leur forme même.

de Flamel, qu'en hébreu *Canche* est le « signe de la consécration » (1), il nous restera peu de chose à ajouter à cette histoire fort claire. Ce peu présente pourtant, croyons-nous, un certain intérêt.

Dans son étude déjà ancienne sur le Vase hermétique (2), notre confrère Argos, traitant du son, du souffle et de diverses invocations, signale sans y insister, qu'à la planche ultime du manuscrit du *Trésor des trésors* attribué à Nicolas Flamel, figurent les cinq voyelles *Aeiou*. Or, ces cinq voyelles sont également une devise du Saint-Empire, A. E. I. O. U. dont on donne plusieurs interprétations :

Aquila Electa Juste Omnia Vincit.
Austria Erit in Orbe Ultimo
Austria Erit Imperans Orbi Universo
Audax Et Improbus Omnia Vertit.

L'abbé de Feller (3) attribue l'origine de cette devise à l'Empereur Frédéric III dit le Beau, élu par quelques électeurs en 1314, donc successeur immédiat d'Henri VII de Luxembourg, lequel Frédéric fut combattu et supplanté finalement par Louis V de Bavière. On remarquera que cette devise apparaît immédiatement après la destruction de l'Ordre du Temple et la mort du héros de Dante. Ce qui rend la chose encore plus notable, c'est que les lettres qui composent la devise et qu'on retrouve dans le manuscrit attribué à Flamel, si l'on tient compte qu'à cette époque I = J et U = V, se prêtent à former des équivalents phonétiques de plusieurs des noms divins hébreux : *Iah* (IA), *Jéhovah* (JEOVA), *Hua* (OUA) (4). Et ceci paraîtra peut être moins singulier si on se rappelle que, comme nous l'avons signalé précédemment (5) les empereurs se considéraient

1. *Ouv. cit.*, p. 171.
2. *Le Voile d'Isis*, n° de mars 1933.
3. *Dictionnaire historique*, art. Frédéric III.
4. Nous nous proposons de montrer ultérieurement des exemples de mots latins recouvrant des mots hébreux dans des textes initiatiques chrétiens.
5. Cf. notre X° étude sur les *Aperçus sur l'Initiation*, n° de décembre 1950,

comme les représentants de ce roi Salomon à qui correspondait, en temps que premier Grand-Maître, le nom divin *Iah* dans le septième degré de la Maçonnerie opérative (1).

JEAN REYOR.

1. *Cf.* René Guénon : *La lettre G et le Swastika*, n° de juillet-août 1950 des *Etudes Traditionnelles*.

COMME UN VASE D'OR MASSIF... (1)

Quasi vas auri solidum ornatum omni lapide pretioso (Sermon du jour de la saint Augustin)

J'AI dit, en latin, une petite phrase (*Ecclésiastique*, L. 10) qui se trouve dans l'Epître (2) de ce jour. On peut l'appliquer à saint Augustin, comme d'ailleurs à toute âme bonne et sainte. On peut en effet comparer ces âmes à un vase d'or massif, orné de toutes sortes de pierres précieuses. Les saints sont si nobles qu'un seul symbole ne saurait leur convenir ; aussi les compare-t-on aux arbres, au soleil, à la lune, etc. Et de même, saint Augustin est ici comparé à un vase d'or massif, orné de toutes sortes de pierres précieuses. En vérité, on peut en dire autant de toute âme bonne et sainte, qui a abandonné toutes choses et ne les prend que dans ce qu'elles ont d'éternel. Quiconque abandonne les choses, dans la mesure où elles sont accidents, celui-là les possède dans leur essence pure et dans leur éternité.

Tout vase remplit deux fonctions : il reçoit et il contient. Mais il existe une différence entre les vases spirituels et les vases matériels. C'est le vin qui est dans le tonneau et non l'inverse. Et le vin n'est pas non plus à la fois dans le tonneau et à la place des parois, car, s'il en était ainsi, on ne pourrait pas boire le vin.

Il en va tout autrement des vases spirituels. Tout ce qu'ils reçoivent est contenu en eux, mais le contenu contient aussi le vase et ne fait qu'un avec le vase lui-même. Tout

1. La présente traduction est établie d'après l'édition de Joseph Quint publiée par Kohlhammer à Stuttgart : *Meister Eckhart. Die deutschen und lateinischen Werke*, 5e section, 1er volume, fasc. 4, sermon 16b, p. 261.
2. *Epistula in festo S. Augustini* dans *Missale ordinis fratrum praedicatorum*.

ce qu'un vase spirituel reçoit n'est rien d'autre que sa propre nature. Or, il est de la nature de Dieu de se donner à toute âme bonne, comme il est de la nature de l'âme d'accueillir Dieu. Et c'est là la fonction la plus noble de l'âme. L'âme porte alors en elle l'image de Dieu et est semblable à Dieu.

En effet, il n'y a point d'image sans similitude, bien qu'il puisse y avoir similitude sans image. Deux œufs sont également blancs et pourtant l'un n'est pas l'image de l'autre. Pour qu'une chose soit l'image d'une autre, il faut qu'elle ait puisé sa nature dans l'autre, qu'elle soit née de l'autre et elle doit lui être semblable.

Toute image a deux propriétés. La première, c'est qu'elle tire immédiatement son essence de l'objet dont elle est l'image, indépendamment de sa propre volonté, car elle provient de l'objet de façon toute naturelle, aussi naturellement que la branche sort de l'arbre. Quand le visage est placé devant un miroir, il est bien forcé de s'y refléter, qu'il le veuille ou non.

Pourtant, la nature du visage ne s'attache point à l'image formée dans le miroir : la bouche, le nez, les yeux et toutes les parties du visage que nous voyons ne sont que formés dans le miroir. Dieu seul s'est réservé ce privilège, d'attacher à toute image de Lui-même, et quelle que soit la volonté de l'image, sa propre nature, tout ce qu'Il est et toutes les œuvres qu'Il est capable de produire.

L'image précède la volonté et la volonté est postérieure à l'image. L'image est sortie d'abord de la nature (de Dieu) et concentre en elle tout ce que la nature et l'essence sont capables de produire ; et la nature (de Dieu) se déverse d'un coup dans l'image et y subsiste tout à fait en elle-même. Les maîtres n'attribuent pas l'image au Saint-Esprit, mais à la deuxième Personne, car c'est le Fils qui est issu le premier de la nature (du Père). C'est pourquoi Il est en vérité l'image du Père, ce que n'est point le Saint-Esprit. Celui-ci est bien plutôt comme la fleur à la fois du Père et du Fils et ne fait pourtant qu'Un avec eux deux.

La volonté n'est pas un intermédiaire entre l'image et la nature (de Dieu). Ni la connaissance, ni la science, ni la sagesse ne peuvent d'ailleurs ici servir d'intermédiaires, car l'image Divine procède immédiatement de la fécondité de la nature (Divine). Si toutefois on tient à parler d'intermédiaire à propos de la sagesse, cet intermédiaire est alors l'image elle-même, c'est pourquoi le Fils est appelé Sagesse du Père.

Sachez que l'image unique de la Divinité qui est imprimée au plus profond de la nature de l'âme s'imprime sans aucun intermédiaire. Tout ce qu'il y a de plus intérieur et de plus noble dans la nature de Dieu, cela s'imprime en toute identité dans l'image qu'en porte l'âme. Là, point d'intermédiaire, qu'il s'agisse de la volonté ou de la sagesse, comme je l'ai déjà dit. Si l'on tient à faire de la sagesse, un intermédiaire, c'est l'image elle-même (qui est cet intermédiaire et cette sagesse). Là, Dieu est sans intermédiaire dans Son image et l'image repose, sans intermédiaire, en Dieu.

Toutefois, la présence de Dieu dans l'image est bien plus noble que la présence de l'image dans le sein de Dieu. Car l'image ne comprend pas Dieu en tant que créateur, mais seulement en tant qu'Etre et Intelligence et ce qu'il y a de plus noble dans la nature de Dieu, cela s'imprime en toute identité dans l'image. C'est là une image connaturelle de Dieu, que Dieu imprime connaturellement dans toutes les âmes. Mais je ne puis rien attribuer de plus à l'image, car, en ce cas, l'image serait Dieu lui-même et cela n'est pas, à moins que Dieu ne soit plus Dieu.

L'autre attribut de l'image consiste en sa similitude avec son modèle. Et ici, il convient de noter deux points : premièrement l'image n'a pas sa source en elle-même ; (deuxièmement), elle n'est pas non plus elle-même. De la même façon, l'image qui est reçue dans l'œil, ne fait pas partie de l'œil et n'appartient pas à l'essence de l'œil ; elle n'a de rapport essentiel qu'avec l'objet dont elle est l'image. Elle ne

s'appartient donc pas et n'est point elle-même, mais elle appartient à l'objet dont elle est l'image et se confond en même temps avec lui, lui empruntant son essence et étant la même essence.

Et maintenant, suivez-moi bien ! Ce qu'est proprement une image, vous l'apprendrez en considérant quatre points, ou peut-être davantage. Une image ne procède pas d'elle-même et n'est pas elle même ; elle ne procède que de l'objet dont elle est l'image et est en même temps cet objet, avec tout ce qu'il est. Une image tire immédiatement son essence de ce dont elle est l'image et ne forme qu'une seule essence avec son modèle ; elle est la même essence. Elle n'est rien de ce qui est étranger à son modèle, et ne procède d'aucun élément étranger à ce modèle. Ces considérations sur l'image n'ont, dans mon esprit, rien de scolaire (de théorique) ; j'en fais un objet d'enseignement pratique du haut de la chaire.

Vous me demandez souvent comment conduire votre vie. Soyez très attentifs. Conformez vous dans votre vie à ce que je viens de dire à propos de l'image. Il faut que tu sois à Lui (ou à Elle, l'Image), que tu sois Lui ; tu ne dois pas être à toi, non plus qu'être toi-même ; tu ne dois être à personne. Lorsque je suis arrivé hier dans ce couvent, j'ai vu de la sauge et autres plantes pousser sur un tombeau. J'ai pensé : ici gît quelqu'un qui fut cher au cœur d'un ami et c'est pour cela que cette terre aussi (où il repose) est chère à l'ami. Qui aime vraiment un ami, celui-là aime aussi tout ce qui lui appartient et ne peut supporter ce qui déplaît à l'ami. Prenez l'exemple du chien, qui est un animal inintelligent. Il est si fidèle à son maître qu'il déteste tout ce qui lui déplaît et qu'il aime quiconque est l'ami de son maître, sans considération de richesse ou de pauvreté. Son maître serait-il le familier d'un aveugle indigent que le chien le préfèrerait à un roi ou à un empereur qui déplairait à son maître. Je dis vrai : s'il était possible à un chien d'être à moitié infidèle à son maître, l'autre moitié de son être détesterait la première (pour cette infidélité).

Mais il est des gens qui se plaignent que Dieu ne leur donne point ni la piété fervente, ni le recueillement, ni quelque douceur ou consolation particulière. En vérité, ces personnes ont encore complètement tort. Il est possible, certes, d'admettre leur point de vue, mais ce n'est pas là ce qui vaut le mieux. Je le dis en vérité : tant qu'un objet se forme en vous qui n'est point le Verbe éternel ou qui en est une altération, cet objet ne peut pas ne pas entrainer quelque tort. Donc, celui-là seul est un homme juste, qui a anéanti toute chose créée, qui se tient droit, dirigé suivant une ligne égale et sans la moindre déviation vers le Verbe éternel, qui s'y trouve formé et réformé suivant la Justice. L'homme provient de là d'où provient aussi le Fils et il est le Fils Lui-même. L'écriture dit : « Personne ne connaît le Père, sinon le Fils ». Donc, si vous voulez connaître Dieu, ne vous contentez pas d'être pareils au Fils, soyez le Fils Lui-même.

Mais, certaines gens voudraient regarder Dieu de leurs yeux, comme on regarde une vache, et ils voudraient aimer Dieu, de la même manière qu'ils aiment leur vache. Or, vous aimez votre vache à cause du lait, du fromage et autres avantages qu'elle vous procure. C'est ainsi que font toutes les personnes qui aiment Dieu à cause de la richesse extérieure ou de la consolation intérieure. Ils n'aiment pas Dieu de manière juste, mais ils n'aiment que leur propre profit. En vérité, je vous le dis : tout ce que vous proposez à votre pensée sans y mettre Dieu Lui-même, tout cela ne peut renfermer assez de bien pour ne pas être un obstacle à la Vérité toute nue.

Et, comme je vous le disais tout à l'heure, de même que Saint Augustin ressemble à un vase d'or, qui serait fermé en bas, mais ouvert en haut, de même, si vous voulez être avec Saint Augustin et tous les saints, il faut que votre cœur soit fermé du côté de toute la création et il doit recevoir Dieu, comme Il est en Lui-même. C'est dans ce sens que les hommes sont assimilés aux forces d'en-haut puisqu'ils sont toujours le chef découvert, tandis que les femmes sont assimilées aux

forces d'en-bas et ont toujours la tête couverte. Les puissances supérieures sont au delà du temps et de l'espace et jaillissent sans intermédiaire de l'essence même de l'âme ; elles sont donc assimilées aux hommes, car elles sont toujours nues. C'est pour cela que leurs œuvres sont éternelles. Un maître dit que toutes les puissances inférieures de l'âme, dans la mesure où elles sont en contact avec le temps et l'espace, ont perdu, dans cette même mesure, leur pureté virginale et ne peuvent plus entrer en contact avec les puissances supérieures, aussi loin qu'on veuille les étendre, aussi étroitement qu'on veuille les dompter ; elles reçoivent toutefois un reflet fidèle de l'image.

Vous devez être comme de l'or massif, c'est-à-dire faire même figure à ce qui est agréable et à ce qui est désagréable, au bonheur et au malheur et vous devez avoir la noblesse des pierres précieuses, c'est-à-dire que toute vertu doit être contenue en vous et s'épancher directement de votre être. Vous devez parcourir et surpasser toutes les vertus et ne vous arrêter qu'à la seule Vertu, dans son fonds là où elle est identique à la nature de Dieu. Et puisque l'homme est plus étroitement uni à la nature de Dieu que ne l'est l'ange, celui-ci doit recevoir d'autant plus à cause de l'homme. Dieu nous aide à devenir uns avec Lui. Amen.

ECKHART

Trad. de l'allemand par
YVES MILLET

LES « STATIONS » DE LA VIERGE

DANS une chapelle — dédiée à la Vierge — de l'église de Fondettes (1) se trouvent des vitraux datés de 1853 qui, cependant ne manquent pas d'intérêt. Ils représentent, en autant de médaillons séparés, neuf scènes ou épisodes importants de la vie *ante* et *post mortem* de la bienheureuse Vierge Marie. Ces scènes sont les suivantes : la Présentation au Temple, l'Annonciation, la Nativité, la Fuite en Egypte, les Noces de Cana, la Crucifixion, la Pentecôte, la Mort de la Vierge, et enfin son Couronnement dans les cieux.

Il apparaît immédiatement que les huit premiers épisodes ont trait à la vie terrestre de la Vierge. Tandis que le dernier par contre, a un caractère céleste. Il apparaît non moins immédiatement qu'il manque à cette liste, entre autres, un épisode essentiel relatif à la manifestation terrestre de la Vierge : celui-là précisément qui, objet de la croyance générale (2), a été érigé en dogme l'année dernière par l'Eglise catholique romaine, c'est-à-dire l'Assomption. Si nous nous en tenons — du moins provisoirement — à cette perspective terrestre, nous sommes tout naturellement conduit à corriger en conséquence la liste des épisodes choisis par un maître-verrier inconnu ; cela nous donne une liste un peu différente, puisque, partant de la Présentation au Temple, envisagée comme « seconde naissance », elle aboutit à l'Assomption

1. Commune située en Indre-et-Loire ; l'église est du XII[e] siècle.

2. La plus ancienne sculpture connue de la Vierge, a été retrouvée en Russie en 1937, au cours de travaux effectués en Géorgie orientale. Elle date du V[e] siècle et représente l'Assomption de la Vierge Marie : c'est un bas-relief qui orne l'une des portes de la basilique de Bolsini. L'autre porte est surmontée d'un bas relief symétrique représentant l'Ascension de Jésus. Ce parallélisme est digne de remarque, et l'ancienneté de la croyance chrétienne en l'Assomption n'est plus à démontrer maintenant.

qui parachève l'existence individuelle de la Vierge et symbolise ainsi, visiblement, la « troisième naissance ». Voici cette liste : Présentation au Temple, Annonciation, Nativité, Fuite en Egypte, Noces de Cana, Crucifixion, Pentecôte, Mort de la Vierge et Assomption.

Cette série d'épisodes nous semble particulièrement remarquable. Si l'on veut bien se reporter à notre précédente étude sur les Muses (1) et à la signification initiatique de leur culte, on ne peut manquer d'être frappé d'un parallélisme parfait, que fera ressortir le tableau suivant :

Présentation au Temple	Terpsichore
Annonciation	Calliope
Nativité	Clio
Fuite en Egypte....................	Thalie
Noces de Cana	Euterpe
Crucifixion	Uranie
Pentecôte	Melpomène
Mort de la Vierge..................	Polymnie
Assomption	Erato

On voit aisément que la Présentation au Temple a pour but de « sacraliser » l'existence en lui imposant une vie nouvelle et « un « rythme » intérieur, comme Terpsichore. La Présentation d'une Vierge déjà parfaite consacra son aptitude à recevoir l'heureuse nouvelle de l'Annonciation : la « parole intérieure » qui s'éveille et naît en elle avec l'Annonciation est aussi le nom même de Calliope, que l'on dit être la mère d'Orphée. Mais ce n'est plus Orphée, c'est Jésus qui incarne extérieurement la naissance de cette Parole divine ; la Nativité fit connaître au monde gréco-romain, mieux qu'au monde judaïque, un des « noms » de ce Verbe éternel que chante aussi Clio, — une fois devenue mère, selon certains auteurs — .

L'épanouissement dans l'espace, l'ampleur que représente Thalie, se manifeste extérieurement par la mystérieuse fuite en Egypte. L'Egypte, où la Vierge-Mère emmena

1. *Etudes Traditionnelles*, n° 262, septembre 1947.

son fils, est une Terre extra-judaïque ; elle signifie donc ici, notamment, un domaine extracorporel. Car, en s'incarnant, le Verbe ne se limitait pas au monde corporel ; second Adam, il étendait au contraire dès l'origine la manifestation de sa parole au monde subtil. N'était-il pas venu pour restaurer le Paradis Terrestre ? Et ne devait-il pas plus tard descendre aux enfers, c'est-à-dire dans les bas-fonds du monde subtil, avant de remonter aux cieux ? Marie, de son côté, ne revêt-elle pas dès sa naissance la perfection originelle (1), celle d'Eve avant la chute ? Cette extension merveilleuse ne pouvait pas se traduire miraculeusement dans le monde corporel, et réjouir ainsi — c'est le nom même d'Euterpe — les âmes saintes : aussi le premier miracle de Jésus, inaugurant sa manifestation publique comme *Avatâra*, fut-il accompli non seulement devant sa mère, mais avec son assentiment préalable (2). Avec Uranie, dont le nom est si remarquable, apparaît l'ancienne « terre pure », que l'on ne peut retrouver que par la « mort des sens », volontaire, ou tout au moins librement acceptée : la Crucifixion traduit ce double aspect d'abandon à la volonté divine, chez le Fils en mode actif, chez la Mère en mode passif.

L'aventure terrestre de la Vierge est relativement terminée ; l'aventure divine va commencer sur terre, avant de se poursuivre au delà : la Résurrection du Fils est cause directe de la Pentecôte, où, selon la Tradition, la colombe paraclétique se pose sur la Vierge, comme lors de l'Annonciation, tandis que des langues de feu illuminèrent les apôtres. Voilà ces hommes transformés, et voici que leur chant de victoire, à l'instar du *Magnificat* de la Vierge, allait conquérir une partie du monde. Melpomène n'est autre que le chant d'allégresse de l'âme des apôtres lorsqu'eux aussi eurent à leur tour reçu la Promesse ; et le masque de la muse, c'est-à-dire la multiplicité de ses apparences, est le prélude au véritable « don des langues » que suggère le nom même de Polymnie.

1. Tel est le sens de l'« Immaculée-Conception », de la Vierge Marie.
2. Cf. *Jean*, II, 5 : « Sa mère dit aux servants : “ce qu'il vous dira, faites-le” ».

Ce « don des langues » traduit extérieurement l'éveil de la « parole intérieure », la naissance dans l'être de la « langue des dieux », — langue des saints et du paradis terrestre —, et par suite la mort définitive de l'individualité. Il est donc normal de voir Polymnie correspondre à la mort corporelle de la Vierge (1). Et il le sera tout aussi naturellement de voir Erato, la ravisseuse, se manifester par son Assomption, c'est-à-dire par l'élévation, à l'issue de sa vie terrestre, de la Bienheureuse Vierge Marie à la gloire des cieux.

Erato, dira-t-on représente aussi, à ce même titre l'Ascension de Jésus ; et cela est vrai (2). Dans un cas comme dans l'autre, c'est l'individualité tout entière, corps et âme, qui est élevée de la terre aux cieux : mais réanimée dans le cas du Fils, c'est-à-dire en mode actif, et immobile dans celui de sa Mère, c'est-à-dire en mode passif (3).

On conviendra que ces correspondances aussi rigoureuses entre les neuf muses et les neuf « stations » de la Vierge Marie que nous venons de considérer ne sauraient être le fait du hasard, mais qu'elles traduisent l'une et l'autre une même réalité profonde. On observera aussi, en bonne logique, que les huit premières se réfèrent, dans les deux cas, au domaine des « petits mystères », et que la neuvième seule (4) se refère à celui des « grands mystères ». On remarquera enfin, — puisque nous avons dû, dès le départ, laisser de côté une « station » et la remplacer par une autre —, qu'il existe des « stations » dont nous n'avons pas encore parlé, et auxquelles il convient maintenant de s'intéresser.

La première d'entre elles est évidemment l'Immaculée-Conception, privilège exceptionnel qui préside à l'existence

1. Cette scène présente un détail particulièrement singulier dans le vitrail de l'église de Fondettes : c'est la présence du Christ lui-même, parmi les Apôtres, au lit de mort de la Vierge. Chose plus curieuse encore : le Christ tient un enfant sur son bras gauche, tandis que de la main droite, dressée comme une " main de justice ", il paraît s'apprêter à bénir le corps de sa Mère.

2. Cf. note 2, p. 215 ci-dessus.

3. Aussi la Tradition précise-t-elle que son corps fut emporté au ciel par les anges.

4. On sait que huit est le nombre de la Béatitude, et neuf celui de la Perfection.

et au rôle non moins exceptionnels de la Vierge Marie. La seconde, conséquence de la première et de l'état de parfaite « servante » est le Couronnement de la Vierge comme « reine des cieux » : couronnement auxquel les chrétiens ont toujours cru, et qui, comme on le voit par le vitrail dont nous avons parlé au début de cette étude, fut si constamment mis en évidence dans toute l'iconographie chrétienne. La troisième enfin, dont il est question de faire un jour un objet de foi dans l'Eglise catholique romaine (1), n'est autre que l'aspect de « médiatrice universelle » constamment reconnu à la Vierge Marie, et non moins fréquemment représenté dans l'iconographie chrétienne.

Ainsi complétée (2), la liste des « *stations* de la Vierge » constitue un duodénaire, dont les correspondances avec le Zodiaque ne sont pas moins remarquables que les précédentes avec le chœur des Muses (3). Si l'on fait coïncider la Médiation Universelle de la Vierge avec la Balance, comme il se doit — puisque la Balance est le signe du Jugement, à l'occasion duquel la Médiatrice peut exercer sa fonction —, on obtient le tableau suivant, que le lecteur restituera aisément en mode circulaire :

Immaculée-Conception	Scorpion
Présentation au Temple	Sagittaire
Annonciation	Capricorne
Nativité	Verseau

1. La proclamation éventuelle d'un dogme de la Médiation Universelle de la Vierge ne saurait être sans rapport avec les événements de la « fin des temps », qu'il s'agisse ici du « pouvoir des clés » confiées à l'apôtre Pierre, ou bien du « Jugement » en raison duquel Notre-Seigneur *Jésus-Christ* a dit *qu'il devait* se manifester à *nouveau* sur la Terre.

2. On objectera que la liste en question est incomplète : cela est évident, mais inévitable dès lors qu'on se limite à un point de vue déterminé. Il y manque en particulier la Nativité de la Vierge, à propos de laquelle on pourrait se demander si elle n'est pas plus importante à considérer que la Présentation au Temple : il nous semble que ces deux événements ne sont pas sans rapport, mais le caractère essentiellement original de Marie et le caractère assez réservé de son culte *dans le christianisme occidental*, — en tant qu'il s'oppose en quelque sorte au caractère quelque *peu* exclusif de celui de *son Fils* —, *nous* ont amené à maintenir le *choix* initial du maître-verrier.

3. Il serait évidemment possible de déduire de là les correspondances des neuf muses avec neuf signes de ce même Zodiaque, et de rechercher à quelle « déesse » ou à quelle *Shakti* correspondent les *trois* autres, dans les diverses formes traditionnelles.

Fuite en Egypte	Poissons
Noces de Cana	Bélier
Crucifixion	Taureau
Pentecôte	Gémeaux
Mort de la Vierge	Cancer
Assomption	Lion
Couronnement de la Vierge	Vierge
Médiation universelle	Balance

Ces correspondances suggéreront au lecteur de nombreuses réflexions. Il ne manquera pas de s'apercevoir en particulier que le Capricorne et le Cancer, qui sont les deux « pôles » — si l'on peut dire — du Zodiaque, correspondent ici à l'Annonciation et à la mort corporelle de la Vierge, c'est-à-dire aux deux extrêmités de son existence en tant que Mère humaine de l'*Avatâra*. Les signes compris entre le Capricorne et le Cancer, — considérés évidemment dans leur ordre normal ou cyclique —, se réfèrent donc ici aux éléments essentiels de la vie *ante* et *post mortem* de Jésus, considérés par rapport à la fonction de sa Mère. De plus, les Noces de Cana, correspondant au Bélier (1) et situées de ce fait à « distance » égale du Capricorne et du Cancer, séparent en présence de sa Mère, l'existence de Jésus en deux périodes : elle mettent un terme à sa « vie privée » ou secrète, et sont le point de départ de sa « vie publique » ou de sa première manifestation (2).

Inversement, les signes compris entre le Cancer et le Capricorne, — considérés toujours dans leur ordre normal ou cyclique —, c'est-à-dire situés de l'autre côté de l'axe « polaire » que ces signes déterminent sur le Zodiaque, se réfèrent à l'existence de la Vierge en tant que telle pendant sa vie terrestre, ou en tant que Vierge-Mère après sa mort terrestre. De plus, le Jugement, correspondant à la Balance et situé de ce fait à « distance » égale du Cancer et du Capricorne, sépare l'un de l'autre en quelque sorte le double rôle

1. On peut dire qu'avec les Noces de Cana, Jésus inaugure la manifestation de sa fonction spéciale d' " Agneau du Monde ".

2. *La seconde étant, on le sait, la Parousie à venir, dont l'importance ne saurait échapper à aucun homme vraiment traditionnel.*

propre à la Vierge-Mère : corporel en tant que « servante » désignée pour devenir Mère de l'*Avatâra*, ou « Mère de Dieu », spirituel en tant que Reine du ciel et plus tard « Mère du Monde ».

Si l'on considère le Zodiaque, d'autre part, comme divisé en deux moitiés, non plus verticales, c'est-à-dire situées entre les solstices, mais horizontales, c'est-à-dire situées entre les équinoxes, on s'apercevra que la moitié supérieure correspond, pour le Fils comme pour la Mère, aux événements qui précèdent la première manifestation publique de l'*Avatâra*, et la moitié inférieure à ceux qui la suivent ou la suivront : l'ensemble, se situant dans la perspective chrétienne, se réfère bien entendu à la partie correspondante du *Kali-Yuga*, c'est-à-dire à la dernière partie d'un « âge » que le Jugement doit achever et « pétrifier » en quelque sorte au moment de la « rupture » cyclique.

Comme on le voit encore, ce sont les Noces de Cana, c'est-à-dire le miracle de la transmutation, celui de la réintégration de la Nature purifiée — symbolisée par l'Eau — dans la Voie suprême et enivrante de la Mère Universelle — symbolisée par le Vin —, qui séparent en deux moitiés l'existence de l'*Avatâra*. Et ce sont elles également qui séparent l'existence de la Vierge-Mère, qu'on la considère à travers les neuf ou à travers les douze « stations » ci-dessus en deux moitiés égales. Nous pouvons dire cela, non seulement dans le premier cas, mais aussi dans le second parce que la Médiation Universelle de la Vierge, correspondant au signe de la Balance joue comme ce dernier un rôle « extra-temporel » tout particulier (1) : à ce titre elle s'oppose aux célèbres Noces de Cana, et elle les complète simultanément, puisqu'elle traduit en mode céleste l'intervention même de la Vierge Marie

1. Le Bélier — qui, à un autre point de vue, correspond à la conception de l'*Avatâra*, — est le cinquième des neuf signes correspondant aux neuf " stations ", ou le sixième des onze signes correspondent aux onze " stations " " temporelles " du duodénaire considéré. Il se situe dont, exactement comme les Noces de Cana, au milieu du " cycle " considéré, dans l'un comme dans l'autre cas.

lors des dites Noces : enfin elle forme avec ces dernières l'axe équinoxial dont nous venons de considérer l'excellence.

On peut être surpris de l'importance accordée, dans les « stations » envisagées ci-dessus, aux Noces de Cana, mises en rapport avec le signe du Bélier (1). Il est manifeste cependant que la Tradition chrétienne accorde à ce premier miracle de Jésus, relaté par saint Jean seul, une importance exceptionnelle qui nous semble parfaitement justifiée ; la présence de la Vierge et son intervention d'une part, le fait que, par ce miracle, Jésus inaugure sa « vie publique » d'autre part, ne suffiraient pas à la justifier s'il n'y avait aussi, et surtout, la nature même du miracle, préfiguration de la seconde partie de la scène, et par suite de la primauté de l'ésotérisme sur l'exotérisme. Le miracle de Cana inaugure précisément le passage de l'un à l'autre : la transformation de l'eau en vin traduit la restauration extérieure de cette primauté. C'est pourquoi, soit dit en passant, c'est à la remanifestation de l'ésotérisme que se réfère la vie publique de Jésus, tandis que sa vie cachée se recouvrait du voile d'un exotérisme officiel.

L'importance « centrale » des Noces de Cana justifie l'existence d'une symétrie relative, deux à deux, entre les stations situées de part et d'autre de celle-là ; et notamment entre les quatre plus proches. Le lecteur attentif pourra se souvenir en effet ici des correspondances que nous avons signalées entre cinq des neuf Muses et les cinq éléments, et les rapprocher des « stations » de la Vierge qui leur correspondent, — stations toutes situées, bien entendu, du côté « terrestre » de l'axe solsticial, mais par contre à distance égale, deux à deux, de l'axe équinoxial, ou sur cet axe même. — Il ne manquera pas d'être aussitôt frappé de l'exactitude

1. Et par suite avec le "*pastor angelicus*" : voir à ce propos dans les *Etudes Traditionnelles*, nº 267, avril-mai 1948, l'article de Jean Reyor : *un curieux exemple de symbolisme zodiacal*. Des considérations assez singulières pourraient être tirées du rapprochement du symbolisme zodiacal suggéré par cet auteur avec celui dont nous faisons état dans la présente étude ; et ce rapprochement ne saurait être plus fortuit que les autres.

de ce nouveau rapprochement, à première vue inattendu, et que montre le tableau suivant :

Clio	=	Nativité	=	Ether
Thalie	=	Fuite en Egypte	=	Feu
Euterpe	=	Noces de Cana	=	Eau
Uranie	=	Crucifixion	=	Terre
Melpomène	=	Pentecôte	=	Air

Comme on le voit, la place « centrale » est réservée aux Noces de Cana, et par suite à l'Eau, symbole de la « grâce » nouvelle dont les Noces sont venues inaugurer la descente sur terre. Comme on le voit aussi, l'Air — à l'instar de Melpomène — n'est ni en deuxième position — selon son ordre de production —, ni en troisième position — selon son ordre hiérarchique naturel —, mais il se trouve placé après les quatre autres éléments. Il en est ainsi parce que, contrairement à ces quatre éléments qui correspondent aux quatre « stations » communes à la Vierge et à son Fils dans le duodénaire considéré, l'Air correspond au Saint-Esprit. A ce titre la manifestation du Saint-Esprit répond à celle du Verbe incarné sur la terre : et la Pentecôte — pour laquelle il fallait que disparaisse le Verbe incarné (1) répond à la Nativité qui le fit apparaître. C'est bien une « nativité » qu'elle provoque à son tour, d'autre part, dans le cœur de ceux qui reçoivent l'Esprit-Saint (2). Cela signifie qu'à l'influence « initiatique » de Clio, ou de l'Ether, s'oppose et répond celle, « opérative », de Melpomène, ou de l'Air.

De même, il existe un rapport de symétrie non moins remarquable entre la Fuite en Egypte et la Crucifixion. La première fut provoquée par la nécessité d'échapper au « massacre » des Innocents, afin que la seconde, c'est-à-dire le « sacrifice » du Juste, puisse être offert plus tard. On peut être surpris de l'importance donnée à la Fuite en Egypte.

1. Cf. *Jean*, 16, 7 : " Il est avantageux pour vous que je parte; car, si je ne pars pas, l'Intercesseur ne viendra pas vers vous ; mais si je m'en vais, je l'enverrai vers vous ".

2. Tel est le sens du " baptême de l'esprit ".

Mais on se convaincra, à la réflexion, qu'il s'agit là au contraire de quelque chose d'essentiel : car la remanifestation de l'ésotérisme suppose l'accord des représentants légitimes de la Tradition, sinon de ceux de la forme traditionnelle qui sert de point de départ à cette remanifestation. On peut donc voir en cet épisode comme une première réponse à la visite des Rois-Mages. Mais il faut sans doute y voir davantage une sorte de contre-partie de la « sortie d'Egypte » de Moïse, du moins en ce qui concerne la « fuite » proprement dite c'est-à-dire « l'entrée en Egypte » de la Sainte-Famille. Par rapport au Judaïsme, l'Egypte joue en effet un rôle semblable à celui que la « Terre Promise » s'apprête à jouer pour le christianisme. Quant à la nouvelle « sortie d'Egypte », qui prélude au retour de Jésus parmi les siens, ne faut-il pas y voir, — comme ce fut le cas pour Moïse emmenant d'Egypte les vases d'or et d'argent —, une sorte de préfiguration en même temps que de légitimation de l'intégration d'éléments initiatiques d'origine égyptienne dans la tradition chrétienne naissante ? Quoi qu'il en soit, il faut remarquer que, — comme ce fut le cas pour Moïse —, l'initiative du voyage évidemment providentiel de l'enfant Jésus en Egypte lui demeure extérieure : c'est en effet Joseph qui, sur l'ordre de l'ange, s'exile et exile Jésus avec la Vierge : comme si l'atmosphère extérieure et officielle était un obstacle à la croissance autant qu'à la mission de l'*Avatâra*. Et plus tard, à la « fuite » vers une terre purifiée par le feu répondra la « fixation » par la Croix à une terre que le Verbe incarné devait purifier par son sacrifice. Autrement dit : à l'évanouissement ou à la fuite provisoire de l'ésotérisme devant l'exotérisme, évanouissement en fuite qui aboutissait à en intervertir les rapports, répondra l'affirmation de la priorité du premier sur le second, affirmation qui, faite par l'*Avatâra* lui-même, fut la cause directe d'une condamnation exotériquement nécessaire, mais affirmation qui fut aussi le point de départ d'un ésotérisme remanifesté jusqu'au sacrifice volontaire, jusqu'au martyre accepté de l'*Avatâra*.

Le sens de ce martyre — à tous égards nécessaire, répétons-le, et effectué en présence de la Vierge Marie, — est d'ailleurs suggéré par la scène du vitrail dont nous avons parlé, scène dont un détail atteste une filiation directe ou indirecte, — à moins qu'il ne s'agisse d'une singulière imitation — entre la pensée de son auteur et celle des hermétistes verriers du moyen âge : à gauche et à droite, par rapport au spectateur, de la tête de Jésus mourant sur la croix, — c'est-à-dire à droite et à gauche par rapport à cette tête —, se trouvent respectivement représentés le Soleil et la Lune. Le premier est rouge, — couleur des grands mystères, du point de vue opératif — ; la seconde est blanche, — couleur des petits mystères, de ce même point de vue — ; ou plus exactement le « croissant » lunaire est blanc, cependant que le reste du disque lunaire, — c'est-à-dire le Soleil en puissance, — est figuré en jaune : représentation double qui symbolise visiblement les points de départ et d'aboutissement des petits mystères, ceux de la « croissance » de la Lune et de la révélation correspondant à cette croissance. Pour qu'il n'y ait aucun doute sur le sens hermétique du symbole, le bois de la croix est coloré en vert : or, le vert n'est pas seulement la couleur de l'espérance, c'est aussi et d'abord celle de Vénus ou de la Nature, cette même nature que doit rendre vierge et « sacrifier » en lui tout être qui retourne dans « la maison de son Père » ; ainsi retrouvant son centre paradisiaque, peut être retrouve-t-il en même temps son nom véritable, celui que le Verbe divin fait résonner en lui.

Rien de tout cela ne saurait être dû au hasard. Aussi, nous a-t-il paru intéressant de suggérer ces correspondances essentielles, que le lecteur sera tenté, nous l'espérons, de pousser dans plus de détails, et dont il ne manquera pas de tirer profit.

Il lui apparaîtra en tout cas que si, en raison de sa vocation spéciale, le Christianisme a été sagement amené à réduire le culte de la *Shakti* à ce qu'il appelle le « culte de

dulie » ou même d'« hyperdulie » (1) il s'y trouve néanmoins, sous une forme appropriée, les mêmes aspects que d'autres formes traditionnelles manifestent et révèlent plus clairement ou plus extérieurement. C'est la conclusion principale que nous entendons tirer de cette courte étude sur ces « stations » de la Vierge Marie.

JEAN VASSEL

1. Le développement actuel de la piété " mariale „ dans le Christianisme est à cet égard bien digne de remarque.

LE ZODIAQUE
ET LA ROUE DES EXISTENCES (1)

III

Si l'homme n'est ainsi, pour le Bouddhisme qu'un composé de composés « instantanés » (*kshanikas*), une simple « assemblée » (suivant l'image thibétaine) qui apparaît, disparaît et reparaît dans le cours même de la vie, faut-il en conclure que rien ni personne ne *transmigre* de vie en vie, qu' « il n'y a pas d'« essence » passant d'un habitacle à l'autre » et que la transmigration, qui transmettrait « la vie, mais non *une* vie ni *ma* vie », n'est à tous égards qu'un mécanisme de causes secondes », un « déterminisme causal » ? (2). Mais alors, comment s'expliquer les textes si nombreux où le Bouddha, qui est devenu tel après s'être souvenu de ses *propres* existences antérieures, affirme que l'homme, auteur et héritier de son *karma*, renaît de ses actes mauvais « dans la matrice d'une bête dont la marche n'est pas droite » (reptiles, insectes p. ex.) où en enfer, et de ses actes neutres dans les régions médianes de la Ronde des naissances et des morts (parmi les animaux supérieurs, les hommes ou les *devas* inférieurs) ? Qu'il renaît au contraire de ses actes bons dans les « mondes inoffensifs » ou dans les cieux où,

1. Cf. *Etudes Traditionnelles*, nos janvier-février et avril-mai 1951.

2. Les passages entre guillemets sont de Coomaraswamy (*Hindouisme et bouddhisme*) qui adopte la thèse de la majorité des indianistes, suivant laquelle la transmigration serait comparable au choc de deux boules, l'« élan » seul passant de l'une à l'autre, mais il la complète en appliquant au « Grand Soi » bouddhique l'idée shankarienne du « Seigneur qui seul transmigre ». Cette thèse est combattue par diverses écoles bouddhistes (citées par La Vallée Poussin : *Nirvâna*, p. 27 et ss.).

« trépassant avec des souvenirs confus, il surgit dans une compagnie de *devas*... où lentement remontent les souvenirs (de l'enseignement de la Loi entendu sur terre)... » (1) ?

Le zodiaque résume (sous la forme d'un corps humain « circulaire ») tout ce qui est sous le soleil spirituel, et le cycle des *nidânas* symbolise (par un développement embryonnaire) le *samsâra* tout entier ; mais tandis que le premier est un modèle universel de l'homme, centre de la création, le second est une image humaine de tout ce qui, dans l'univers, transmigre ; et comme la transmigration dure tant que dure *avidyâ*, la croyance erronnée en un moi subsistant, le Bouddhisme admet la transmigration dans la mesure où *avidyâ* subsiste. Que l'emploi du « je » et du « moi » ne soit pour les *Arhats* parfaits que « pure convenance », cela n'empêche pas qu'il puisse survivre à la mort pour les autres. Transmigration comme *avidyâ* ne sont irréelles qu'*en définitive* (*paramarthika*). Si naître, c'est « le vrai péché originel — celui qui nous fait croire que nous pouvons survivre dans une sorte d'identité d'un instant à l'instant suivant » (2), transmigrer, c'est être mort avec ce péché, c'est renaître avant d'avoir fait réaliser au « *soi* d'où vient le mal... et qui nous purifie » (*Dhammapada*, 165) qu' « il est impossible de saisir deux fois l'essence d'une chose mortelle... » (Platon, *Timée*, 28 A), c'est donc passer dans un autre lieu de purgation du « *Soi* qui est la *destination* du soi » (*Dhamm.*, 380). Des diverses formules bouddhiques telles que : le vieillard n'est pas l'enfant et n'en est pas différent,

1. *Anguttara-Nikâya* I, 249. V. p. ex. le chapitre consacré au *Karma* dans le choix de textes présentés par Coomaraswamy (*La Pensée du Bouddha* notamment p. 247 et ss.), et l'exclamation de la nuit de la *sambodhi* : « Innombrables sont les naissances dans lesquelles j'ai tourné et couru en rond, cherchant toujours sans jamais le trouver le bâtisseur de la maison. *Il est mauvais de renaître et renaître toujours*. Maintenant je t'ai vu, bâtisseur de la maison : jamais plus tu ne bâtiras pour moi !... » (*Jâtaka* I, 16 et *Dhammapada* 153-54).

Cf. Plotin, IV, 3, 27 : « A l'heure de la mort, il reparaît dans l'âme divine des souvenirs des vies antérieures ; plus affranchie du corps, elle recouvrera des souvenirs qu'elle ne possédait pas dans sa vie actuelle, et, si elle s'en va et vient dans un nouveau corps, elle pourra raconter les événements de la vie extérieure au corps... »

2. Coomaraswamy, *op. cit.*, p. 31.

celui qui renaît n'est *ni le même ni un autre*, les négateurs de la transmigration négligent le deuxième terme, oubliant peut-être que le Bouddha n'a mis l'accent sur le premier que pour exhorter davantage à ne plus transmigrer, donc pour des raisons, non pas spéculatives, mais de méthode. C'est pourquoi il présente la série de douze *nidânas* sous l'aspect d'un collier dont les « perles » ne seraient reliées par aucun « fil ».

Aussi, ce support duodénaire de méditation, qui doit affranchir de la transmigration tout en la récapitulant, doit-il être médité, comme fit le Bouddha lors de la *sambodhi*, en commençant par le dernier, qui coïncide avec la première des Quatre Vérités Aryennes : tout est *douleur* (*sarvam duhkham*). La seconde Vérité sainte, celle de l'*origine* (*samudaya*) de la douleur, n'est autre que le parcours du *pratîtya-sâmutpâda* à partir de la dernière « origine » en discernant notamment dans la *soif* et l'*ignorance* les perpétuelles « occasions » (*nidânas*) d'un cycle « sans commencement », mais qui n'est pas sans fin pour tous (1). La troisième Vérité, celle de l'*abolition* (*nirodha*) de la douleur, consiste à méditer ensuite les *nidânas* du premier au dernier, cette fois sous une forme négative qui déracine de proche en proche les douze « effets-causes » de la transmigration (2). Cette disparition

1. C'est la formule : " en présence de quoi y a-t-il *vieillesse et mort ?* C'est quand il y a *naissance* qu'il y a vieillesse et mort... ", répétée pour chaque *nidâna* dans le sens rétrograde (*pratiloma*). Ce retour de cause en cause démarche initiale de la réalisation bouddhique, permet de dire avec, Schuon que " *L'hindouisme voit en premier lieu l'ignorance, le désir* " *Perspectives Spirituelles*, à paraitre).

2. Suivant la formule récitée dans le sens de la production (*anuloma*) " C'est en l'absence d'*ignorance* qu'il n'y a pas d'*assemblages* (*samskaras*... " puis, après le dernier terme : " c'est ainsi qu'il y a *suppression* de ce grand agrégat de douleur ".

Pourquoi, après avoir coupé la racine (le 1er nidâna), faut-il encore faire tomber successivement le tronc, les branches et les fruits de l'Ignorance ? Parce que — et cette réponse vaut pour toute répétition (*japa*) — l'intuition de la connaissance (*vidyâ*) obtenue par la suppression contemplative du 1er *nidâna* ne suffit pas à neutraliser la force acquise du *Karma* antérieur, force acquise qui apparaît précisément dans les *nidânas* suivants, à mesure qu'on revient de la contemplation à la conscience individuelle et à l'action. La répétition, on le voit, rend le " déracinement " effectif parce qu'elle pénètre jusque dans les germes sous-jacents à la conscience actuelle, donc antérieurs à l'état présent. Elle semble progresser, alors qu'elle remonte vers les états antérieurs, de même que la fin d'un cycle rejoint son origine, et

finale des « perles » du collier, l'inexistence d'un « fil » visait précisément à la faire pressentir ; elle prépare et préfigure le passage final « de la circonférence au Centre » — au *Soi* qui est « le cœur et la mœlle du *soi* » (*Samyatta-Nikâya*) — c'est-à-dire la quatrième Vérité sainte : la noble *Voie* octuple (*ashtanga-mârga*) qui *conduit* à l'abolition de la douleur (1). Or, les deux dernières étapes de cette Voie, la « réminiscence parfaite » et la « contemplation parfaite », consistent notamment à intérioriser le passé et l'avenir en les réduisant au « vide » (2) ; donc à récapituler en soi-même les existences passées dont le moi est la résultante, et à résorber en soi les vies futures sans nombre que nous portons en puissance. Pareil « épuisement concentrique » du *Karma* serait inutile si la transmigration était irréelle, et il serait compromis si elle était conçue comme réelle. A égale distance des hérésies « annihilationniste » et « éternaliste », la *Voie moyenne* réprouve ceux qui disent de leurs actes : Je n'y suis pour rien, « un autre est l'agent » (*paramkâra*) autant que ceux qui en disent « : Je suis l'agent » (*attakâra*), les irresponsables (*akiryavâdas*) qui « éludent » leur moi aussi bien que les égocentriques ou « intéressés » qui l'affirment (3). « Croire que celui qui accomplit une action, dit le Bouddha, est le même que celui qui en recueillera le fruit est une opinion extrême. Croire que celui qui accomplit une action et celui qui en recueille le fruit sont *deux personnes différentes* est une

de même qu'" apprendre „ pour Platon, c'est en réalité " se ressouvenir „. C'est pourquoi un développement trop rapide ou unilatéral de l'intuition intellectuelle peut provoquer, sinon des " chutes ", du moins la " stagnation „.

1. Les auteurs bouddhistes ramènent les huit étapes de cette voie au ternaire *Concentration — Discipline — Sagesse* qui, inversement analogue aux " trois poisons „ que nous avons examinés, est comme le " pôle lumineux " de l'axe du *samsâra*. Ces huit étapes correspondent dans le *Mahâyâna*, aux six Vertus bodhisattwiques : comme nous l'avons montré dans notre étude précitée, celles-ci se ramènent au ternaire *moi — non-moi — existence*.

2. " Toute existence est douloureuse, tout est vide ; je n'enseigne que la rétribution de l'acte „, répète le Bouddha dans le canon pâli. On voit que l'idée de vide n'est pas une innovation du *Mahâyâna*.

3. On remarquera que l'hérésie annihilationniste ou " néantiste „ (*ucchedadristi*) est en rapport avec les aberrations de l'âme " concupiscible „ et l'hérésie des éternalistes (*pudgalavâdas*) avec celles de l'âme " irascible „ ; ce sont les deux premiers " poisons „, qui impliquent et nourrissent un dérèglement de l'âme " rationnelle „, une *avidyâ*.

autre opinion extrême. Le Bouddha a évité ces deux extrêmes et promulgué : L'*ignorance* existant, les formations existent (et ainsi des autres *nidânas*). Exclue comme principe immuable, la *personne* réapparaît, on le voit, sous le nom de « série » (*samtâna*), c'est-à-dire comme une *continuité sans identité* (1). Ce qui transmigre, pourrait-on dire par conséquent, ce n'est ni le *Grand Soi*, car il est immuable, ni le *moi* actuel, puisqu'il n'a pas le souvenir d'existences antérieures, mais — entre ces deux extrêmes — cette *destination* ou destinée dont parlent les textes, le *karma* dans le sens de fonction cosmique, donc la somme ou l'archétype des « caractères (au sens anglais du terme) ou « rôles » qui doivent être joués, peu importe par quels agrégats individuels, afin que cette possibilité s'accomplisse (2) ; et c'est bien ce « personnage » intemporel, où coïncident l'agent et l'agi, le moi et son devenir, qu'évoque le *masque* (en latin *persona*) comme symbole du cinquième *nidâna* (3).

Or, les symboles zodiacaux représentent précisément la somme des fonctions cosmiques, et l'astrologie est une *typologie des destins* en tant que « rayons » qui « transmigrent » entre le Soleil intelligible et son « orbite » omniprésente. Nous avons vu que les véhicules de ces rayons supra-individuels

1. La Vallée Poussin appelle " âme-série " cette notion éminemment bouddhique (v. *op. cit.*, p. 38 : *cf.* p. 178). " Les saints *incomplets* renaîtront ". Il s'agit des *Arhats* (Nobles. Parfaits) dont le *nirvâna* est encore " avec résidus existentiels " (*sa-upadishêsha*) ; on peut illustrer leur état quand ils meurent en appliquant aux cinq constituants de leur individualité, comme il est prescrit, la méditation bien connue du " ceci n'est pas mon Soi " : en effet entre " ceci " qui n'est déjà plus " moi " pour eux et, d'autre part, le " Soi " non encore pleinement réalisé, subsiste un " résidu ", une sorte de lien entre l'un et l'autre *qui ne peut être que la personne* supra-individuelle de l'*Arhat* " incomplet ". Cette personne lui est encore " propre ", à la différence de la Personnalité " de personne et de tous " du Bouddha ou de l'Arhat parfait, qui sont entrés dans le *parinirvâna* " sans résidus existentiels " (*anupâdishêsha*) et dont il est dit que les vapeurs ténébreuses de *Mâra* " qui montent, qui descendent, qui vont aux quatre points cardinaux " les cherchent en vain (*Samyutta-Nikâya*).

2. A la question : " Quel besoin le lion intelligible a-t-il de griffer, puisqu'il n'a pas à se défendre ? Quel besoin l'être vivant intelligible a-t-il d'organes des sens, en une région où il n'y a nulle chose sensible ? " Plotin répond : " Afin que tout soit, afin que le monde intelligible contienne toutes les richesses possibles " (cité par Bréhier, *Hist. de la Philos.*, I, 2, p. 455).

3. Cf. l'arabe *wajh* qui signifie à la fois *face, honneur, présence, essence intérieure, soi* (V. le commentaire du Qoran par Abdullah Yusuf Ali, ad sourate II, 115).

ne sont autres que les planètes, traces visibles de l'Intellect agent ou *Logos* « distributeur des rôles » au sein de l'Ame universelle, dont elles « évertuent » les germes individuants (*logoi*) en formant avec les Signes du zodiaque et entre elles des « figures » indéfiniment variées et irréversibles dans le cours d'un même cycle. Dire que deux êtres ne naissent jamais exactement en même temps au même endroit, c'est dire en termes astrologiques que chaque personne, c'est-à-dire chaque âme « incorporée » par détachement de l'Ame universelle et de l'Intelligence principielle, n'est que l'actualisation de l'un parmi les innombrables principes séminaux inclus dans l'Ame totale (et demeurant virtuellement inclus dans chaque âme particulière), en sorte que chaque être développe et révèle un aspect du monde intelligible, tous les êtres ensemble le manifestant tout entier (V. 3, 14-19). Rappelons ici que le thème astrologique, en vertu de sa structure intemporelle, révèle à la fois les tendances ou destinations prénatales, présentes et posthumes, donc la fonction cosmique totale de la personne, dont il reflète par conséquent l'Archétype transcendant lui-même. Y-a-t-il donc, demandera-t-on, autant d'Idées éternelles que d'individualités ? Assurément, mais tandis qu'Aristote en concluait à l'absurdité des Idées, qu'il se figurait comme des entités isolées rayonnant du dehors sur les choses, Plotin le refute en montrant que c'est cette image toute spatiale qui a tort ; « multiples en elles-mêmes », les Idées n'en demeurent pas moins, « unes et indivises dans l'Intelligence », et leur multitude innombrable, où Parménide et Aristote voyaient une *division* de l'Un, n'est en réalité que l'*omniprésence* de l' « *Un* qui est » et, par conséquent, la condition de toute *participation* des êtres à l'Un (*VI*, 5,8). Aussi faut-il « corriger » l'image spatiale de l'Un comme d'un rayonnement à partir d'un centre et dire qu'il est une *lumière dont la source n'est nulle-part* (1). L'omniprésence, loin d'exclure l'indivision, la

1. VI, 5, 5. Il faut imaginer, dit-il, un rayonnement sans spatialité en isolant la *direction* du rayon, du rayon lui-même une fois tiré dans l'étendue :

présuppose au contraire, et c'est la méconnaissance de cette vérité qui a décapité l'univers aristotélicien (et thomiste) des Idées, donc du point de jonction entre la *personne* de l'être et le *Soi* de tous les êtres (le « Nous véritable », le « Moi qui est toutes choses » et qui « en se connaissant lui-même connaît toute chose » : *IV*, 4,2) ; elle l'a vidé, *a fortiori*, de l'Ame universelle, « lieu » de la personne ou *continuité sans identité individuelle*, « milieu » où « les âmes sont sympathiques entre elles parce qu'elles dérivent toutes d'une même Ame » et qui est « comme un être animé présentant une multiplicité de forme ». La voie était ainsi ouverte à un véritable individualisme métaphysique où rien ne franchit plus l'abîme cosmique entre Dieu, simple « terme transcendental » (Aristote) et l'âme qui, ayant « perdu ses ailes », « veut s'appartenir à elle-même » ; rien, hormis l'intervention miraculeuse de la Grâce divine, conçue comme un mystère auquel l'univers n'est plus ordonné naturellement. Cet individualisme s'emparera des théologiens scolastiques eux-mêmes : ne sachant plus trop où situer les Anges — les « états angéliques » des Pères grecs — dans un *cosmos* sans Ame, ils réduiront les mouvements célestes, privés de leur vivante sympathie, à de simples phénomènes de la Nature et se trouveront ainsi amenés à confiner à l'intérieur de l'homme individuel les fonctions de l'Intellect universel (1) ; oubliant que le véritable drame se joue au-delà des indivi-

" Si vous supposez le rayon réduit à la partie infiniment petite qui part du centre.... cette partie peut devenir à son tour un centre que l'on imaginera rayonnant de la même manière „ (Bréhier, *notice*, ad VI, 4, 5).

1. Le passage suivant de l'*Introduction à la théologie musulmane* de Gardet et Anawati suffit à caractériser la partialité et la " myopie „ cosmologique de *cet ouvrage* : " Nulle part est clairement apparue en Islâm la théorie aristotélico-thomiste de l'Intellect agent, lumière naturelle et faculté humaine (!) image de Lui-même imprimée par Dieu en chaque âme, et appartenant en propre (!) à l'âme pour le temps et pour l'éternité „ (p. 348). Le fait que S. Thomas, *réagissant* contre ce que M. Gilson appelle " l'augustinisme avicennisant „, a rejeté la doctrine de l'illumination aussi bien que celle de l'unité ou universalité de l'Intellect, est généralement connu mais on omet toujours de constater que ce triomphe sur le platonisme n'aurait pas été possible s'il n'avait été précédé de l'abandon graduel de l'Ame de l'univers, encore vivante chez les Pères grecs et qui s'est " réfugiée „ en Occident dans l'hermétisme chrétien. Il y a là un effet de la " solidification cosmique „ à laquelle l'Islâm a échappé dans une large mesure.

duations terrestres, ils prendront à leur tour « leurs jouets au sérieux parce qu'ils ignorent ce qui est sérieux, et parce qu'ils sont eux-mêmes des jouets ». Pourtant, l'ambivalence du mot « âme » est commune au Christianisme et ou platonisme : pour ce dernier aussi, « aimer » son âme, c'est la perdre, et la « haïr », c'est la sauver pour l'éternité. Du seul fait qu'elle n'est plus « mienne » — c'est-à-dire qu'elle aime le prochain comme soi-même — l'âme cesse d'être, « haïssable » (« psychique » sens étroit de ce mot) parce que, désindividuée, elle rejoint l'Ame universelle, dont les âmes individuelles y compris la « mienne », ne sont plus alors que des « modifications ». De celle-là, à celles-ci, il y a cette *continuité sans identité* en vertu de laquelle nous pouvons soit « nous enfuir d'ici » vers l'Intelligible, soit continuer à transmigrer (2).

JEAN THAMAR.

(*A suivre*)

1. Ce qu'on pourrait exprimer en disant que l'âme, redevenue universelle, s'aime comme si elle était son prochain.

2. III, 2, 15. Ce que la philosophie scolastique abandonnait, la mystique devait le retrouver sous la forme de la dévotion à la *Vierge*. La Reine des Cieux absorba de plus en plus, si l'on peut dire, le rôle dévolu autrefois aux anges en tant que médiateurs et degrés supra-individuels de l'âme. Si l'on veut situer cosmologiquement la Mère du Christ et des membres de son " corps mystique ", suprême créature et " moule " dans lequel les âmes se forment sur le modèle du Fils (*forma Dei* : S. Augustin, *sermon* 208), il faut l'identifier — *mutatis mutandis* — à l'*Ame de l'univers*, première créature, " matière de l'Intelligence ", mère du *Logos* et source des âmes individuelles. La Vierge s'oppose à Eve comme l'Ame (3e hypostase) s'oppose à la Matière (4e hypostase) et comme la *Shakti* s'oppose à *Prakriti*, ainsi que nous l'avons expliqué en parlant des deux Matières, l'une lumineuse et l'autre obscure. Cf. ce passage de S. Grignon de Montfort : " Saint Augustin, se surpassant soi-même et tout ce que je viens de dire, dit que tous les prédestinés, pour être conformes à l'image du Fils de Dieu, sont en ce monde cachés dans le sein de la très sainte Vierge, où ils sont gardés, nourris, entretenus et agrandis par cette bonne Mère, jusqu'à ce qu'elle les enfante à la gloire, *après la mort, qui est proprement le jour de leur naissance*, comme l'Eglise appelle la mort des justes " (*Traité de la vraie direction*). Ce passage, qui évoque la " Vierge allaitant S. Bernard " symbolisée suivant Coomaraswamy, par la Voie lactée ou " chemin des dieux ", identifie la Vierge au " lieu " de l'ascension de l'âme vers les états supérieurs et la situe au-delà de la Matière première aussi bien que de la Nature universelle.

A PROPOS DE GURDJIEFF

La traduction française de deux ouvrages d'Ouspensky, *Fragments d'un enseignement inconnu*, et *L'Homme et son évolution possible*, a attiré l'attention d'un certain nombre de nos lecteurs sur l'individualité de George Gurdjieff et sur les groupes qu'il avait fondés et qui ont survécu à sa disparition. On nous a demandé à diverses reprises quelle était l'opinion de René Guénon sur Gurdjieff. Nous ne saurions donner une réponse détaillée à ce sujet dont nous ne nous étions jamais spécialement préoccupé, mais nous pouvons dire que René Guénon témoignait la plus grande méfiance à l'égard de l'enseignement de Gurdjieff et de ses méthodes, dans la mesure où il avait pu les connaître. L'opinion de René Guénon semble grandement justifiée par un article qu'à fait paraître M. Louis Pauwels dans le journal *Arts* nº du 1er au 7 mai 1952. Dans cet article intitulé *Une société secrète : les disciples de Georges Gurdjieff*, M. Louis Pauwels relate les résultats de son expérience personnelle. Nous ne saurions mieux faire que d'en donner ci-après quelques extraits :

« J'ai travaillé environ deux ans au sein de l'un des groupes que dirigeait Georges Gurdjieff par l'intermédiaire de Mme de Salzmann. — Aujourd'hui encore, j'attribue les très graves troubles de santé physique et certaines torsions psychiques dont j'ai souffert (et, pour ces dernières, souffre encore parfois) à ce « travail ». Ou plutôt à une façon angoissée d'aborder et de poursuivre, jusqu'à l'accident final qui me conduisit à Beaujon, cette expérience. Je crois que cette façon angoissée est, a été et sera le propre de tous ceux pour qui le devoir de s'exprimer se confond avec un

besoin naturel. Je veux dire que tout homme dans lequel joie et spontanéité de l'expression, nouent et renouent perpétuellement un mariage d'amour, ne peut s'engager dans l'aventure spirituelle proposée par Gurdjieff, que par les portes de la mort. Je veux dire que tout écrivain saisi par les réelles séductions d'une telle aventure ne peut que sentir ses moyens décroître et donc sa vie s'amenuiser. Je n'en parle pas comme en parlent nos littérateurs de l'angoisse patentée : à la légère : je dis que, pour certains écrivains, l'expérience Gurdjieff, qui est la grande tentation, a ouvert, et risque d'ouvrir encore les chemins de la maladie, du lit d'hôpital et du cimetière ».

Il est vrai que M. Louis Pauwels ajoute :

« Cependant, j'ai reçu, grâce à Gurdjieff, un enseignement sur la mécanique arbitraire de l'esprit, sur l'illusion de vivre et de penser, sur la non possession de soi, sur l'existence fantômale de l'être et sur les possibilités d'acquérir une vie réelle, qui est, aujourd'hui encore, mon bien le plus précieux. Je pense que ceux qui ont eu, comme moi, la chance d'échapper à Gurdjieff et assez de sérieux pour dresser un vrai bilan de leur séjour chez lui, se considèrent à juste titre comme à jamais endommagés mais aussi, initiés aux faiblesses et aux pouvoirs essentiels de la nature humaine. C'est pourquoi je ne puis parler de lui sans joindre aux simplicités de la condamnation les ambiguités du plus profond respect ».

Par un souci de stricte équité, nous avons tenu à reproduire le double aspect des déclarations de M. Louis Pauwels, mais nous devons dire que les deux plateaux de la balance ne nous paraissent pas chargés du même poids et, quels que soient les « résultats » obtenus, qui ne nous paraissent pas pouvoir dépasser le domaine psychique, il nous semble extrêmement grave qu'un homme dont la sincérité ne fait aucun doute et qui fait montre d'un réel courage, puisse s'estimer « à jamais endommagé » et affirmer que ceux qui ont suivi le même chemin doivent l'être également. Certes, M. Pauwels

considère l'enseignement et les méthodes de Gurdjieff comme étant spécialement redoutables pour des écrivains, mais il est bien difficile d'admettre que ce soit inoffensif pour les autres. M. Pauwels reconnaît aussi avoir abordé son expérience d'une façon « angoissée ». C'était là assurément un fort mauvais départ, mais le « Maître » (?) ne pouvait l'ignorer et devait écarter momentanément le « disciple » et s'efforcer de remédier à cet état notamment par un enseignement théorique approprié. Il nous faut dire ici, en effet, que l'enseignement théorique, sur la nécessité duquel René Guénon a tant insisté doit avoir pour résultat, entre autres choses, de faire disparaître cette « maladie de l'angoisse » dont tant de nos contemporains sont affligés, en leur procurant une certitude qui, pour être encore, à ce degré, uniquement de l'ordre mental, n'en est pas moins un des éléments de cet état d'équilibre relatif qui doit précéder tout travail « opératif ».

Sans procéder pour l'instant à un examen plus approfondi, nous disposons d'un critère qui nous permet d'affirmer que Gurdjieff ne peut être considéré comme un véritable « instructeur spirituel » et que les groupes fondés par lui ne présentent aucun caractère d'authenticité traditionnelle. Nous savons, en effet, que l'admission au « travail » dans ces groupes n'est pas conditionnée par l'intégration du postulant à une forme traditionnelle ou à une organisation initiatique quelconque. Le critère auquel nous faisons allusion, bien que purement négatif et insuffisant dans certains cas, est tout à fait décisif dans le cas qui nous occupe. Voici ce qu'écrivait René Guénon dans le n° des *Etudes Traditionnelles* de mars 1948 :

« Quiconque se présente comme un instructeur spirituel sans se rattacher à une forme traditionnelle déterminée ou sans se conformer aux règles établies par celle-ci ne peut pas avoir véritablement la qualité qu'il s'attribue ; ce peut être, suivant les cas, un vulgaire imposteur ou un illusionné ignorant des conditions réelles de l'initiation ; et, dans ce dernier cas plus encore que dans l'autre, il est fort à craindre

qu'il ne soit trop souvent, en définitive, rien de plus qu'un instrument au service de quelque chose qu'il ne soupçonne peut-être pas lui-même. Nous en dirons autant (et d'ailleurs ce caractère se confond forcément jusqu'à un certain point avec le précédent) de quiconque a la prétention de dispenser indistinctement un enseignement de nature initiatique à n'importe qui et même à de simples profanes, en négligeant la nécessité, comme condition première de son efficacité, du rattachement à une organisation régulière, ou encore de quiconque procède suivant des méthodes qui ne sont conformes à celles d'aucune initiation reconnue traditionnellement ».

Que Gurdjieff fut européen ou asiatique, qu'il ait vécu au Thibet et même qu'il ait joué un rôle de conseiller politique auprès du Dalaï-Lama (?) ne change rien à ce qui précède. A notre époque, la dégénérescence et les déviations ne sont malheureusement pas un monopole occidental... et la contre-initiation non plus.

Quant aux « résultats » à cause desquels M. Louis Pauwels conserve à Gurdjieff son « plus profond respect », dans la mesure où ils seraient réels et « sains », ils sont de ceux qui peuvent être obtenus par l'individu qualifié dans toutes les voies initiatiques régulières dont le but est précisément de permettre d'atteindre à un état où, « derrière ce *moi* illusoire commence de s'éveiller le *moi* autonome et fixe de la présence réelle ». Mais ces voies, contrairement à la définition donnée par Gurdjieff et reproduite par M. Pauwels, ne sont pas « contre la nature, contre Dieu » puisqu'elles impliquent toutes l'absolue soumission de l'être individuel à la Volonté Divine dont les religions orthodoxes et les initiations régulières sont les dépositaires et contre qui les portes de l'Enfer ne prévaudront pas.

JEAN REYOR

LES REVUES

De décembre 1951 à avril 1952 s'est tenue une exposition compagnonnique au Musée des Arts et Traditions populaires. Le journal *Compagnonnage* (15, rue Tissot à Lyon) a consacré en janvier un numéro spécial (prix : 100 francs) à cette exposition, sous la signature de M. André Piot. Ce numéro contient une très belle iconographie compagnonnique et la reproduction de plusieurs documents d'un réel intérêt. Le texte ne laisse guère entrevoir — et peut-être est-ce volontairement — l'aspect proprement initiatique du Compagnonnage et, ce qui est plus grave, se ressent fortement de la mentalité moderne. Ainsi, l'auteur regrette que le Compagnonnage d'avant Agricol Perdiguier n'ait pas su « parler au nom des prolétaires », ce qui peut entraîner fort loin; ainsi M. Piot se montre sensible au « rêve humanitaire » de Perdiguier. Il est aussi regrettable de voir approuver, à propos d'un bottier inscrivant sur des bottes géantes de veau verni toute l' « épopée » (?) napoléonienne, la théorie de « l'art pour l'art » qui est aux antipodes de l'esprit traditionnel : « c'est bien plus beau, lorsque c'est inutile ». Hélas, l'inutile, c'est la distraction, au sens étymologique, la dispersion, la manifestation de cette volonté individuelle que toute voie initiatique se propose d'anéantir ! — Dans la partie documentaire du numéro, nous voyons figurer les trois personnages légendaires ou plutôt symboliques dont se réclament les diverses branches du Compagnonnage : Salomon, Maître Jacques et le Père Soubise, le premier, ici, comme dans la Maçonnerie, paraissant le personnage principal auquel les deux autres étaient primitivement subordonnés. Mais le document le plus remarquable est sans doute la reproduction d'une enluminure d'un manuscrit de la Bibliothèque Nationale donnée comme représentant une « réception rituelle de Compagnons par le Grand-maître de l'Ordre des Templiers de Rhodes sur le chantier des fortifications de la ville menacée par les Turcs (1480) ». Cette enluminure est décrite ainsi : « Tandis qu'au fond, sur la mer, croisent les vaisseaux de l'Ordre et que des ouvriers élèvent en hâte des murs protecteurs, au premier plan, à gauche, vingt-quatre chevaliers sont debout, la main droite ou gauche sur la poitaine. Devant eux, Pierre d'Aubusson, le Grand-maître, touche de son bâton tenu en dextre l'épaule d'un Compagnon, tête nue et agenouillé, sa hache posée à terre. A gauche de ce dernier un autre charpentier, agenouillé, porte sa hache sur l'épaule droite. Il a le front ceint d'un ruban à bouts flottants.

A droite, derrière eux, sept autres Compagnons dont le premier présente (comme on présente les armes) son pic de tailleur de pierre ; il a le front ceint du même ruban blanc ; le suivant serre sa truelle sur son cœur. Un autre présente l'équerre, etc... En bas, à terre, bien étalés : l'équerre, le compas, le ciseau et le maillet ». — C'est par erreur certaine qu'il est parlé ici du Grand-Maître de l'Ordre des *Templiers* de Rhodes ; il s'agit évidemment, et le nom de Pierre d'Aubusson le confirme, du Grand-Maître de l'Ordre de Saint-Jean de Jérusalem dont le siège, après la perte de la Palestine, fut d'abord l'île de Rhodes puis l'île de Malte, mais la chose n'est pas moins intéressante pour cela. En effet, cette enluminure est, à notre connaissance du moins, le seul document ancien attestant l'existence d'un lien, dans l'ordre rituel, entre les Ordres de chevalerie et les initiations artisanales. Enfin, dans les dernières lignes de son étude, M. Piot fait allusion au « secret » des Compagnons. Il mentionne une chanson qui revêt la forme d'un dialogue entre un Compagnon et un roi : « Le Roi cherche à connaître le secret du Compagnon. Ce secret que l'initié a fait serment, le jour de sa réception, de ne jamais livrer — ce secret pour lequel Hiram et Maître Jacques ont été liés jadis — et que, résistant à l'instance du Procureur, les prévenus ne divulgaient pas ». Et ici, est reproduite photographiquement une page de l'interrogatoire d'un Compagnon Cordonnier du Devoir, à la Rochelle en 1810, dont voici le passage principal : « D. — Quel serment vous a-t-on fait faire ? R. — De soutenir mon Devoir. D. — Qu'entendez-vous par votre devoir ? R. — Il m'est impossible de vous le dire : *c'est comme une prière*, mais je ne m'en souviens pas ». Ainsi, le Devoir ou le secret des Compagnons, « c'est *comme* une prière ». Pourrait-on mieux définir, d'une façon à la fois plus exacte et plus incompréhensible aux profanes, l'*incantation* qui constitue l'élément central de la plupart des méthodes de réalisation initiatique ? La « Parole perdue » des Maçons n'est-elle pas, elle aussi, « comme une prière » transmise par Salomon et qu'ils ont réellement oubliée ? Les Compagnons du Devoir, eux, l'ont-ils conservée jusqu'à nos jours et, dans l'affirmative, en connaissent-ils encore l'usage et le but ? Un certain modernisme dont nous avons relevé des traces dans leur publication nous fait craindre qu'en tout cas l'enseignement traditionnel ait disparu chez eux, mais nous croyons savoir que quelques-uns au moins ont le souci de le retrouver.

JEAN REYOR

Le Gérant : PAUL CHACORNAC.

939. — Imprimerie Jouve et Cie, 15, rue Racine, Paris. — 7-52